













En Océanie

et

Aux Antilles



~~~~~  
TYPOGRAPHIE FIRMIN-DIDOT ET C<sup>ie</sup>. — MESNIL (EURE).  
~~~~~

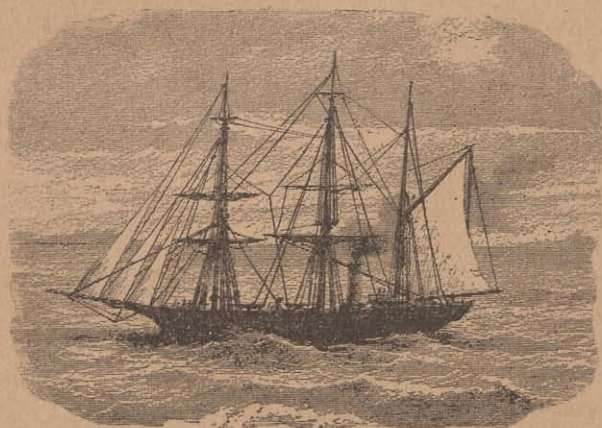
EUGÈNE EDWARD

---

# En Océanie

et

# Aux Antilles



PARIS

ANCIENNE LIBRAIRIE FURNE

COMBET ET C<sup>IE</sup>, ÉDITEURS

5, RUE PALATINE, 5





A

MONSIEUR PIERRE FONCIN

INSPECTEUR GÉNÉRAL DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE

OFFICIER DE LA LÉGION D'HONNEUR

PRÉSIDENT DU CONSEIL D'ADMINISTRATION DE « L'ALLIANCE FRANÇAISE »

*Respectueux hommage de l'auteur*

E. E.



## DE BORDEAUX A TAHITI

---

Des revers survenus dans notre famille avaient décidé mon père à aller chercher fortune à Tahiti.

Il partit le premier, par San Francisco, en nous confiant aux parents de ma mère, et un an après, sur son désir, nous allions le rejoindre.

A seule fin d'économiser dans un voyage aussi coûteux, nous fîmes quelques démarches près de l'amiral X... qui était ministre de la Marine et connaissait ma famille, pour qu'il nous aidât en cette circonstance; nous partîmes donc, recommandés par lui, pour Bordeaux où, relativement, pour très peu d'argent nous pouvions nous embarquer en deuxième classe sur un bateau marchand.

Mais voilà, ce bateau était un voilier et le voyage, avec escale seulement à Nouméa (Nouvelle-Calédonie), devait durer *cent vingt jours*, soit en tout pour arriver à Tahiti environ *cent trente-cinq jours de mer*, si tout allait bien.

C'était long et pénible, mais devant les quelques billets de mille francs économisés nous n'avions pas le



droit d'hésiter, et le 30 avril 18.. nous arrivions à Bordeaux, venant de Paris.

Après vingt-quatre heures de repos, nous allâmes à la Compagnie voir l'armateur, lui présenter notre lettre de créance, et après les formalités remplies il nous fit l'honneur de nous accompagner à bord du « Fénélon » qui devait nous conduire; c'était un superbe « trois-mâts carrés ».

En tout vingt-cinq passagers, dont trois seulement pour Tahiti, sans compter l'équipage dont voici la composition : le commandant, le second capitaine, le maître d'équipage, trois pilotins, un maître charpentier avec deux aides, douze matelots, un mousse et le cuisinier, soit au total vingt-deux hommes d'équipage.

Partant en seconde classe, il ne pouvait y avoir beaucoup de confort dans un navire marchand faisant les voyages au long cours.

Ma mère fit une légère grimace, mais moi, à mon âge, je me souciais peu des commodités, et mon imagination était surexcitée par le port, les marins, les navires nombreux, etc. Tout cela trottait dans ma cervelle et prenait des proportions gigantesques dont ma nature ardente se grisait.

J'étais heureux et, à ma honte, j'oubliais les miens.

A quatorze ans cela est, je crois, compréhensible et pardonnable dans ces circonstances fantastiques!

Mon imagination enfantait des merveilles de ce voyage, et malgré les privations cette vie de bord pendant plus de cent trente jours ne me fit jamais souffrir!

Le jour du départ fut enfin décidé, le 5 mai à cinq heures du matin; l'on fit embarquer tous les passagers

la veille et nous passâmes ainsi notre première nuit en rade.

La couchette me sembla étroite, mais je dormis bien.

Ma mère fut installée côté des dames, moi celui des hommes, en face.

Je fus donc seul avec des inconnus, et j'eus un long moment de peine, de crainte indéfinissable, car en somme nous logions dans un immense dortoir avec trois rangs de couchettes superposées.

Je fus réveillé à quatre heures du matin, par les coups de sifflet du remorqueur qui nous emmenait jusqu'à Pauillac.

Je ne puis dépeindre à ce moment l'émotion de chacun.

Je n'étais pas assez grand pour comprendre le danger que nous affrontions tous, allant au bout du monde, à l'inconnu!

Mes compagnons avaient des larmes dans les yeux.

Ma mère sanglotait dans un coin près de la misaine en me tenant nerveusement dans ses bras, et dame! mon petit cœur d'enfant n'en put supporter davantage et dans un long embrassement je mêlai mes larmes aux siennes.

Pauvre mère! peut-être à ce moment avait-elle regret d'un si long voyage entrepris dans de semblables conditions?

Une fois à Pauillac les amis et parents se quittèrent : c'était de vraies douleurs, de vraies larmes, car aller si loin c'est faire le sacrifice de sa vie!

Effectivement, car sept des passagers, un mois après leur débarquement à Nouméa, étaient tués et man-



gés par les Canaques, dans l'intérieur des brousses.

Dans la suite, orphelin très jeune, j'ai voyagé beaucoup, seul, sans affection, sans une main amie pour me donner l'adieu et le bon souhait; je comprenais cependant la souffrance des séparations, de ces instants douloureux pour celui qui s'en va, et ceux qui restent; les uns regardant la terre du pays natal abritant les êtres aimés, les autres suivant de tous leurs yeux le navire, petit point noir, qui emporte souvent le meilleur et le plus chéri! Et l'on songe qu'il va loin et que beaucoup n'en reviennent pas!

Je crois que les douleurs sont vraies et réelles devant le spectacle grandiose de la mer, de l'infini mystérieux!

En tout cas cette souffrance des êtres que l'on quitte est encore un bonheur, car la pensée de ces aimés sera la consolation de l'exilé, l'espoir, la force de vaincre et de vivre dans toutes les difficultés qui se dresseront sur la route de la fortune à conquérir.

J'enviais donc ces larmes, car les miennes étaient plus amères, en constatant que je n'avais, moi, rien, pas même un chien, qui m'eût donné un regret véritable et sincère.

Mon cœur a souvent saigné lorsque j'avais devant les yeux ces douloureux embrassements de mère à fille, de fils à père et des vieux aux jeunes! Hélas!...

Mais le commandant brusque un peu le départ; ses yeux étaient rougis, car c'était une année presque sans revoir sa jeune femme et son beau bébé. Malgré sa douleur, égale à celle des autres humains, il lui fallait se faire violence.



L'échelle est hissée, le remorqueur nous éloigne, les mouchoirs s'agitent, et d'un coup de notre petit obusier nous saluons une dernière fois la terre française ; en voici pour quatre mois ! Sans escale, sans toucher terre ..... à moins d'avarie !

De cette minute je cessai d'être enfant.

Nous suivons longuement des yeux sans une parole le petit remorqueur, puis on nous fait descendre dans nos compartiments pour ne point gêner la manœuvre.

En bas, dans ce taudis à peine éclairé et l'air n'arrivant que par l'escalier à pic, comme en un poste de matelots, l'on se regarde, s'examine, finalement l'on se rapproche conciliant, ayant besoin d'une voix amie de s'encourager mutuellement, et la connaissance e, fait.

Nous sommes en tout huit ; en face, séparées par l'échelle et des grandes caisses à eau douce, sont les dames, cinq en tout.

Un surveillant ou « garde-chiourme » va prendre son service à Nouméa ; un autre, de première classe, retourne après congé à la presqu'île Ducos.

Celui-là couche dans un roof sur le pont avec sa femme, mère de six enfants ; les deux plus grands sont avec moi en bas, Pierre et Jean ; en quelques minutes nous sommes amis, étant à peu près du même âge.

L'on s'organise, arrange ses affaires, prépare sa couchette, etc.

Le second capitaine nous fait monter sur le pont et nous annonce que deux fois par jour nous devons aller au coup de cloche devant la « cambuse » chercher nos rations de vin et d'eau-de-vie, etc.

Le matin, petit déjeuner composé soit de sardines, café ou lait condensé.

Dans les premières à l'arrière, cinq passagers; le déjeuner est à onze heures et pour nous à midi.

La distribution des plats, bols, verres, tasses, fourchettes, etc., commence. Jean, Pierre et moi avançons et faisons le service pour nous-mêmes et les dames.

Malgré l'air rébarbatif du second, son œil nous examine avec bonté.

Après, nous allons chercher draps et couvertures, car c'est un bâtiment marchand et non de passagers; une fois installés nous allons à la queue leu leu faire connaissance du chef noir, qui nous remet à chacun soit lait ou café dans nos quarts ou gobelets en fer-blanc.

Toute cette nouveauté m'amuse fort; il n'en est pas de même de ma pauvre mère et des autres, car c'est un peu la vie militaire réglée comme à la caserne.

.....

Nous filons grand large par une forte brise, le navire tangue légèrement; c'est avec un peu de roulis que nous faisons notre premier repas à midi. Jean, Pierre et moi allons chercher nos rations de vin que l'on nous verse dans un bidon. Après, chacun va au chef noir, lequel ruisselant de sueur dans sa petite cuisine, nous remet nos portions de viande et légumes.

Le soir, même répétition, et, avec un peu plus de roulis, nous dinons à cinq heures.

Ma mère et plusieurs passagers sont malades. Le navire cherche son appui; la nuit les craquements sont sinistres, il faut que toute cette masse se tasse. Je soi-



gne ma mère, je l'aide à se coucher et après vais sur le pont rejoindre « mes amis »; nous nous mêlons à la manœuvre et bientôt nous saurons le nom de tous ces « filins »! (cordages).

Nous sommes cinq enfants dont je suis le plus jeune, ayant eu quatorze ans le dix-sept mai 1878; nous nous entendons à merveille et, déjà apprivoisés et familiers avec les marins, nous « larguons et amarrons » avec eux.

A huit heures les bâbordés vont se reposer, pendant que les tribordés sont de quart.

Mon admiration est grande pour cette belle marine marchande, et jamais je n'oublierai le spectacle de ces douze marins agiles, robustes, à l'encolure de taureau, sur ce trois mâts carrés; quelle voilure, c'est effrayant!

Notre vie sera toujours la même, monotone sans distraction ni plaisir jusqu'au passage de la ligne des tropiques où les matelots se réjouissent déjà du « baptême » à nous donner. En attendant nous allons bon vent, et les causeries commencent ainsi que les sympathies.

L'on se fait un ami et dans un coin à part l'on échange ses pensées; on lit côte à côte et l'on va ainsi, rêvant des minutes, des heures, des jours, des mois!

Nous sommes séparés des premières et n'avons droit que jusqu'à la cuisine, milieu du bâtiment, mais plus tard ce règlement et cette discipline se relâcheront et nous ne ferons qu'une même famille, qu'un petit noyau humain, perdus dans l'immensité, à la grâce des éléments et confiants dans l'expérience et le savoir du commandant.

A mes yeux rien ne vaut la marine marchande; quel

savoir, quel courage ne faut-il pas à ces hommes?

Le commandant doit, en plus, connaître un peu de médecine.

Diriger à travers ces mers dangereuses ce navire à voiles, portant dans sa cale la fortune et la vie des gens, n'est pas une sinécure!

Que de nuits passées sur le pont, bottés, le suroit sur le dos! il faut avoir vécu comme moi cent vingt jours de mer pour apprécier le dévouement, le courage et le savoir de ces marins au long cours.

Après un mois et demi de cette vie monotone, nous sommes dans le courant équatorial et arrivons quelque temps après au tropique.

Avec la permission du commandant on organise la fête; le baptême commence à deux heures de l'après-midi.

Un matelot avec de l'étope s'est fait une longue barbe, s'est mis un drap sur le corps et représente le Père la Ligne; il fait un boniment, puis armé d'un pinceau il doit nous baptiser quand nous passerons près de lui. Mais les jeux sont divers, toutes les dames passent et ne sont arrosées qu'avec le pinceau trempé dans un seau d'eau; mais gare aux hommes et surtout à nous autres pauvres « gosses » qui devons fournir les gaietés de la fête; du reste, sur l'avis de quelques-uns nous nous sommes habillés en conséquence. D'abord, depuis un mois nous sommes pieds nus, c'est bien plus commode pour nous qui vivons sur le pont, recevant de temps à autre un paquet de mer.

Donc nu-pieds, le pantalon retroussé, un tricot de laine garantissant la poitrine, nous nous avançons vers



le Père la Ligne; à mon tour on me fait asseoir sur une planche recouverte d'une grande toile à voile, et l'on me fait la barbe avec un énorme pinceau rempli de savon; je finis par ne plus y voir clair : à ce moment deux matelots tirent fortement sur la toile et me faisant basculer je tombe dans un grand baquet rempli d'eau; tout trempé je me relève, me sauve, et tous les passagers de se tordre dans un fou rire.

Pierre et Jean s'avancent ensemble. Après le petit boniment, au moment où le « Père la Ligne » dit : Au nom du père, du fils, etc., je vous baptise, des marins, dissimulés dans les verges, les inondent l'un avec la pompe, d'autres avec des seaux en toile, cela tombe dru comme une douche sur le dos! et nous ruisselons tous! Après c'est une véritable furie, l'on se sauve, mais de tous les coins l'on nous inonde, et le bon noir, qui se tord comme se tordent les nègres en poussant des : oua! oua! qui font voir ses amygdales, reçoit à ce moment le jet d'eau en pleine bouche ainsi qu'une poignée d'étoupes!

L'on se tord, car tout le monde y passe; enfin la fête se termine, chacun reprend son poste. Seul un marin, l'homme de barre, n'a pas pris part à la fête.

Nous nous étalons au soleil sur le gaillard d'avant et le Père Tropicque avec son chaud soleil nous sèche en un clin d'œil du baptême du Père la Ligne.

Après plus de vingt années je revois toujours cette scène et surtout la tête du nouveau « garde-chiourme », lequel, un peu myope, est allé tomber dans le grand baquet en cherchant à éviter le jet de la pompe!

Il crut que l'on voulait le noyer et ressortit de là presque apoplectique. Son binocele égaré au fond de

« la tasse », il buttait à chaque pas, s'embarrassant les jambes dans les cordages amarrés des bastingages, et c'est en déboulant dans notre compartiment qu'il évita une suffocation, car ayant conservé son uniforme, les marins ne l'épargnèrent guère; dans leur idée c'était l'oppresseur du faible, l'homme brutal ayant le revolver à la ceinture avec droit de vie et de mort sur les prisonniers qu'il gardait, etc.

Pauvre surveillant! son costume ne fut jamais complètement sec, car l'eau de mer est tenace; il fut donc obligé de faire monter sa malle des cales et de sacrifier son « numéro un ».

Cette partie passée, nous reprenons notre vie ordinaire, jouant aux dames, aux cartes, à saute-mouton, faisant la manœuvre, cherchant à devenir plus dégourdis les uns que les autres dans ce sport récréatif et amusant.

Ma mère, dans les bons moments, me fait travailler; je lui fais aussi la lecture deux heures par jour : à part ces instants et ceux des repas où je veille à son nécessaire, je m'éloigne en égoïste et vais à mon plaisir; ma mère, du reste, n'ayant pas le pied marin, monte peu sur le pont.

Cependant, le soir après le dîner, l'on se retrouve; le chef, « bon noir », nous fait l'honneur de sa cuisine et nous offre « un bon tas de thé » sucrée de cassonade jaune.

Un petit mal de gorge ayant nécessité pour moi les soins du commandant, l'on a conversé et l'on s'est revu. Le commandant regrette de savoir trop tard qui nous sommes, à seule fin de nous mettre en première; mais



il est trop tard ! Ce qui se pouvait au départ est impossible maintenant que nous sommes en route avec deux mois de mer passés.

Néanmoins ma mère est heureuse de ces causeries amicales.

Les beaux soirs commencent, l'on se rassemble près du gaillard ; toute gêne étant bannie entre les matelots et les passagers, l'on se raconte des histoires et surtout l'on chante. Quelques marins ont de belles voix, nous suivons en chœur bercés par la brise très douce et le bruit des embruns se jetant contre le « Fénélon ».

Les vieux marins rêvent les yeux fixés sur l'horizon ; quelques-uns de ceux qui vont être appelés de quart dorment près du mât de misaine ; nous avançons plus doucement toutes nos voiles larguées depuis le « clin-foc » et les « bonnettes » jusqu'au grand « perroquet » ; néanmoins la brise mollit et les matelots nous annoncent avec joie l'annonce du repos pour eux, car il nous faudra rester en panne peut-être longtemps et chercher les vents alizés (vents des tropiques régnant de l'est à l'ouest).

.....

Nous sommes au calme plat ; pas une ride sur la mer, une nappe d'huile ; de temps à autre une lame de fond nous fait pencher fortement pendant quelques secondes de bâbord à tribord, mais tout se rendort et nous redevons épave !

La chaleur est tropicale, une humidité molle nous poursuit, les journées sont pénibles, sans air, sans la plus petite brise.

Nous avons fait la connaissance du plus jeune des

pilotins et nous apprenons à prendre le point avec le sextant. Que de calculs pour ma petite cervelle!

Les matelots travaillent aux voiles; le charpentier visite, consolide; l'on donne un coup de pinceau au vieux « Fénélon » et surtout l'on se prépare au mauvais temps, car ici c'est le contraire du : « après la pluie le beau temps », nous aurons à passer le cap de Bonne-Espérance, et qui sait ce que le cap surnommé des tempêtes, nous réserve?...

En attendant nous jouissons de ce repos; ma mère se porte bien mieux; quant à moi, je dévore et prends des muscles à cette vie active de tous instants.

Après les chaudes journées nous avons la certitude de bonnes nuits, avec trop peu de brise pour nous faire avancer, mais suffisante pour nous rafraîchir; j'ai pris avec mes amis mon quartier d'été entre le roof du surveillant de première classe et le mât de misaine, c'est-à-dire sur le pont.

A huit heures du soir nous nous retrouvons tous.

Dans un coin l'on fait des charades; dans un autre, des Bretons se racontent des histoires terribles de revenants; avec mon nouvel ami le pilotin puis le petit mousse nous admirons le ciel constellé d'étoiles, et notre « savant » pilotin nous apprend un peu d'astronomie.

Quelle douceur, bercé ainsi! que de douces rêveries! Et que de bons sommeils, après le dur roulis et l'affreux tangage!

Dans la nuit molle et calme la cloche tinte tristement les quarts, les heures; et cela, seul dans l'immensité, représente la vie, car à minuit tout semble dormir.



Deux hommes aux bossoirs d'avant guettant et sondant l'horizon ; sur la passerelle l'officier de quart immobile et muet se détache comme un fantôme noir dans cette nuit lumineuse des constellations.

Au jour quelques tortues de mer apparaissent un peu au large, elles dorment portées par la mer ; le capitaine fait descendre doucement une baleinière, et montée par quatre hommes elle glisse légère, rapide, sans un bruit d'avirons, vers une énorme tortue : mais au moment d'être prise, celle-ci dans une culbute, va au fond. C'est à recommencer !

Une heure et demie après l'on se dirige à nouveau sur une autre plus petite.

Doucement l'on arrive, et près du but la baleinière glisse d'un dernier coup d'aviron.

Le plus fort des marins se penche tenu par les autres qui font en même temps contrepoids, et d'un mouvement rapide l'enlève.

L'on revient en « souquant » dur, et c'est amarré que l'on hisse l'animal à bord.

De loin et la moitié du corps dans l'eau nous ne pouvions nous la figurer si grosse ; sa bouche est bien armée, gare aux mains et aux pieds nus ! elle fournira ce soir le bouillon des premières, ainsi qu'un plat.

Par faveur et en cachette, le chef noir m'en donne un morceau pour ma mère, caché par des légumes !

Quel régal pour elle ! j'en goûte, c'est très fin ; il y a dans la tortue, paraît-il, trois sortes de viandes. Habités aux haricots, lentilles, pois chiches ; et comme viande le plus souvent des conserves de bouilli et de temps à autre du poulet et du porc.

Il y avait à bord une centaine de poules et quatre gros cochons que nous avions apprivoisés, les pauvres bêtes. C'était donc un vrai festin que ce petit morceau ! Parfois, pour ma mère, moyennant quelques pièces d'argent, j'obtiens du chef quelques adoucissements au régime et quelques douceurs, mais il faut se cacher !! Et bien souvent nous ne mangions le « bon morceau » que fort tard, quand nos compagnons étaient éloignés.

Le temps chaud continue sans brise, au calme plat, les voiles molles, collées aux mâts; nous ne savons où nous mettre pour passer la journée. Le soir apporte les mêmes plaisirs en contes naïfs des Bretons; dans des coins, des matelots chantent : nous allons à eux.

La chanson favorite est :

« Vieux Neptune, roi des eaux ! »

Nous mettons tout notre savoir et le chœur se termine par un : « Protège nos vaisseaux », jeté à pleins poumons, soutenu de toute notre respiration, et nous songeons avec orgueil, que les « Premières » nous écoutent.

Oh ! enfance !...

De jeunes matelots sont devenus naturellement nos amis.

Une nuit, nous sommes réveillés par un bruit inaccoutumé : des voiles glissent sur le pont puis sont hissées avec un claquement sourd du vent et l'on entend les marins qui courent sur tous les points du bâtiment.

Le sifflet du maître d'équipage perce la nuit de ses notes stridentes et répétées; c'est un va-et-vient hâtif.

Je me lève avec quelques-uns et soulève les panneaux qui ont été fermés; un air glacial nous fait reculer; mais moi je me hisse et monte sur le pont, je regarde le



ciel, la mer, et suis saisi d'épouvante du changement survenu; les marins en passant et courant près de moi me jettent ces mots en riant : « Prépare ton paletot, p'tiot, v'là l'bon vent, demain y f'ra frio! »

Autour de moi tout est sombre; le navire, hier corps mort, lutte maintenant armé, car l'on sort des cales des voiles neuves et fortes.

L'on tangué et roule, de la mer je n'aperçois que l'écume et les moutons au large.

Le commandant passe vêtu d'un grand pardessus et coiffé d'une casquette de peau enfoncée jusqu'aux oreilles.

« Descends, me dit-il, tu vas prendre froid », et je descends transi, claquant des dents. Jean et Pierre les premiers m'interrogent, ainsi que les autres : Qu'est-ce qu'il y a? — Un grand nuage venant du sud, dis-je, et du froid pour demain!

Les dames, qui ont perdu l'habitude d'être secouées, en sont effrayées, ainsi que du bruit de la manœuvre qui ne cesse depuis une heure.

J'annonce de ce côté la nouvelle, nous marchons, mais ainsi rapidement ce changement survenu dans la nuit au seul aspect d'un immense nuage, impressionne vivement; néanmoins nous nous recouchons et attendons le jour.

Quand nous montons le matin chercher le café, nous sommes obligés de nous agripper aux « cabillots » afin de ne pas renverser notre déjeuner.

Le pont est tout humide des embruns de la nuit; il fait froid, il nous faut nous vêtir et remettre nos chaussures.

Adieu les amusements, le lavage du pont où un « fau-  
bert » à la main nous séchions le plancher avec les  
marins. Fini de rire, les figures sont rembrunies car les  
ordres arrivent rapides et le sifflet du maître d'équipage  
active et presse les mouvements de manœuvres.

Le ciel est sombre, des paquets de mer embarquent  
de temps à autre et le vent s'engouffre dans les voiles  
avec un bruit sourd !

Quelques dauphins pendant deux jours ont suivi notre  
navire en sautant et jouant à la poupe ; notre bon noir  
s'est glissé un après-midi à la pointe du beaupré armé  
d'un harpon, et d'une main sûre a frappé un de ces  
cétacés.

Une tache rouge apparaît dans le remous et nous lar-  
guons la corde d'après ses ordres. Il faut le voir et  
entendre ses cris de : « Lâché donc code, p'tit ! oh ! oh !  
lâché non vite ! »

Après avoir été suivi dans sa retraite l'animal remonte  
un peu à la surface, et alors l'ascension commence avec  
une poulie. Mais il faut cinq ou six matelots et nous  
voilà tous en cadence en chantant la chanson du cap  
Horn.

A hisser le cétacé, le nègre sur le gaillard suit la ma-  
nœuvre.

Enfin on nous crie : Gare à vous ! et à peine reculés  
un poids énorme tombe sur le pont.

On se précipite tous, les premières, nous autres au  
complet, officiers, etc., tout le monde est là à regarder  
ce nouveau passager, lequel mesure bien deux mètres  
cinquante à trois mètres de longueur ; il faut voir notre  
grand nègre vainqueur : ses yeux sont blancs et son large



nez s'épanouit, sur sa face tressillante de joie et d'orgueil.

Après avoir bien regardé, les marins demandent la permission de le dépecer, de couper les bons morceaux pour en faire un plat que l'on offrira à tous.

Cette fois ce sont les matelots qui deviennent cuisiniers.

Sur le oui bienveillant du commandant, trois marins tirent leurs couteaux de la ceinture et commencent à taillader la peau, puis l'on tranche, coupe, arrache; bref, après une heure de travail, on jette ce qui ne sera pas conservé et on commence le hachis.

Nous nous y mettons aussi, je vais chercher des bottes d'oignons et quinze à vingt têtes d'ail, et me voici épluchant, riant, pleurant, jetant du poivre, arrosant de vinaigre, sur les morceaux découpés.

Six immenses plats sont ainsi faits; mes amis travaillent également, et enfin une fois bien préparés nous portons nos plats l'un après l'autre au bon « noi » qui les met au four. Il faut bien deux heures et demie de cuisson.

Les marins sont joyeux, le commandant annonce pour ce soir double ration de vin; alors c'est la fête, et la joie s'épanouit sur ces bonnes faces hâlées.

Et nous aussi attendons l'heure du diner!

Enfin! On sonne la cloche, nous nous précipitons à la cuisine du chef et nous recevons, en place de notre diner habituel, chacun une part du fameux cachalot.

Nous goûtons! c'est d'un mauvais... réussi!!

Malgré la quantité d'oignons, d'ail, etc. (car il y a autant d'épices que de morceaux de viande), c'est d'un fade écœurant.

Néanmoins nous avalons et digérons avec nos estomacs d'autruches cette viande fade et indigeste ; mais sommes satisfaits de pouvoir dire que nous avons mangé du marsouin. Pensez donc ! dans notre imagination nous arrivons à croire que *nous* l'avons harponné !.....

Nous nous sommes vêtus plus chaudement, imitant ainsi les marins qui ont remisé leurs pantalons blancs, chapeaux de paille, pour des vêtements sombres, épais, pantalons et vieilles vareuses râpés, troués de mites, bérêts ou vieux bonnets enfoncés plus bas que les oreilles.

On se prépare à la lutte prochaine contre les éléments, contre la mer mauvaise à doubler le cap !

De grands albatros viennent de faire apparition, suivant à l'arrière ou venant planer près du grand mât de hune ; ils suivent ainsi longtemps et nous pourrons en pêcher quand la brise sera moins forte, ainsi que de gentils oiseaux nommés pétrels et damiers : ces derniers ont sur les ailes des points noirs et blancs, quadrillés comme un jeu de dames, d'où leur nom de damiers.

En attendant nous faisons la manœuvre pour nous réchauffer. On hisse une voile forte et neuve au grand hunier et ensemble nous tirons en cadence, aidés par la chanson du maître charpentier, « rimes sans prétentions à l'Académie » :

L'on boira la goutte sur un « cabillot. »

(*En chœur et en tirant.*)

Hourah mes boyes, hourah mes boyes !

Car au cap Horn il n'y fait pas chaud.

Tra la la la la la la la !

Et il y en a comme cela à n'en plus finir.



Cela redonne un peu de gaieté, et nous tirons à en prendre chaud.

Ma mère, de nouveau malade, reste couchée.

Le temps est redevenu plus sombre, mais la brise moins forte, et nous pouvons, avec la permission du commandant, aller à l'arrière tendre des lignes aux grands albatros, ayant comme hameçons six gros crocs en fer recouverts de lard; mais les oiseaux sont habiles et décrochent l'amorce sans se faire prendre.

Enfin nous en voyons un pris par le bec et ouvrant ses grandes ailes pour s'échapper; cette fois nous le tenons et l'amenons; un marin nous aide, car une fois près du bord l'animal est tellement gros et d'une envergure telle que nous en avons peur.

Deux marins viennent à bout de lui retirer les crochets de la ligne et le voilà à bord.

Ces oiseaux ne sont dans leur élément que dans l'eau, car une fois pris et sur le plancher, ils ne sont capables d'aucun mouvement. Nous l'admirons : les ailes déployées ont bien deux mètres passés, le bec est énorme, recourbé comme celui des flamants.

Mais la pêche devient bonne et les autres lignes tendues nous donnent deux nouveaux albatros.

Tout le monde désire quelque chose de ces oiseaux et le commandant ordonne à un marin de conserver les têtes, ailes et pattes. Les têtes avec le bec sont un joli souvenir; des ailes l'on retire quelques os longs, lesquels, lorsqu'ils sont secs et grattés, font d'excellents tuyaux de pipes; avec les pattes on fait des blagues à tabac.

Nous aurons donc tous quelques souvenirs et pendant quinze jours nous en prendrons.



Les pattes surtout obtiennent un grand succès, car, très larges, quand elles sont débarrassées des fibres, on les sépare en deux, on les gonfle, les tend, et bien bourrées d'étoupes on les laisse sécher; puis, comme on a laissé les griffes des extrémités en relief, il en résulte un objet original et pratique.

Il est fâcheux de ne pas être outillés pour pouvoir conserver entiers ces animaux.

Ces oiseaux : albatros, pétrels gris, damiers, malacocs noirs, palmipèdes curieux des mers australes, sont rares.

Chose extraordinaire, depuis notre départ rien n'est venu contrarier la route à suivre et toujours nous avons été favorisés par une forte brise grand largue ou vent arrière, jamais longtemps avec le vent debout, nous avançons donc rapidement et nous nous préparons à doubler le cap de Bonne-Espérance.....

Un soir vers quatre heures, le temps devient subitement noir et la mer, déjà forte, augmente au large. Le commandant donne des ordres précis et brefs; gabiers et huniers vont à leurs postes. On serre à l'arrière au mât d'artimon perruche et perroquet de fougue, on cargue au grand mât grand perroquet et grand hunier; bref nous filons à travers ces montagnes d'eau, un peu secoués mais d'aplomb quand même.

Le mauvais temps s'annonce, le vent souffle avec rage, les matelots ont la figure et les mains écorchées en redescendant de la mâture. Que de peine déjà à serrer les voiles! Tous sont en bottes, encapuchonnés du suroit.

Ainsi qu'il y a quelques jours, il ne nous sera pas pos-

sible de diner, car il nous est impossible de revenir sans accident, tout est renversé.

On fait serrer tous les panneaux, prévoyant le mauvais état prochain de la mer; on avance le diner, et c'est à peine si nous pouvons prendre quelque nourriture.

Commandant, second, maître d'équipage, pilotins, tous sont sur le pont; le vent cette fois souffle en tempête; la mer, vraie montagne, semble vouloir de chaque côté nous engloutir en s'élevant à la hauteur des mâts quand nous roulons d'un côté sur l'autre.

Le maître charpentier visite avec ses deux aides l'intérieur du navire; puis l'ordre du commandant est donné de faire descendre tout le monde, et l'on nous baisse les panneaux.

La nuit est arrivée.

Nous autres enfants suivons la manœuvre d'en bas, car maintenant, avec ces quelques mois de mer, presque tout nous est familier.

L'on a dû carguer et serrer d'autres voiles car nous roulons, roulons affreusement. Les lames se brisent avec des bruits de coups de canon sur les flancs du « Fénélon », tout craque!...

Nos vêtements, plats, assiettes en fer-blanc, gisent par terre, et toute cette ferraille roulante, assourdissante avec cette mer démontée, ajoute encore à notre épouvante, et tout le monde est muet.

Dans l'impossibilité de rester dans nos couchettes, nous nous sommes assis, serrés les uns contre les autres à terre; mais nous sommes roulés de bâbord à tribord, tant le roulis est fort.

Je vais en m'accrochant un peu partout et à quatre



pattes du côté des dames où j'entends des cris et des pleurs; le « fanal » a été jeté à terre; j'appelle ma mère, elle crie et pleure ainsi que toutes les autres dans cette obscurité et dans ce bouleversement épouvantable. Je l'aide à descendre de sa couchette et en la soutenant je la fais passer de notre côté, malgré la défense de communiquer.

Les autres dames veulent rester couchées n'ayant pas la force de descendre, et me réclament de la lumière. Avec Pierre et Jean nous cherchons à plat ventre le fanal, que nous retrouvons au milieu de toutes sortes d'affaires, chapeaux, bottines, assiettes, etc.

Nous donnons de la lumière et amarrons fortement.

A ce moment, un choc formidable nous fait perdre l'équilibre et nous roulons tête première jusqu'aux caisses à eau. Sans le second mouvement précipité du roulis nous nous brisions la tête!

Le quartier-maître descend et encourage les hommes et les femmes: « On double le Cap; demain, dit-il, ce sera fini ». Mais cet homme encapuchonné, avec ses grandes bottes, ruisselant d'eau, qui nous apporte l'air glacial du pont, impressionne plutôt.

Pierre et Jean se sont rendus dans notre salle, mais moi, laissant ma mère avec eux, je grimpe, parviens à soulever le panneau et à sortir; je me cramponne et regarde à travers ma main, car la pluie me cingle c'est effrayant! le vent souffle avec une violence inouïe, la vitesse est vertigineuse, les montagnes d'eau de tous côtés semblent vouloir nous ensevelir. J'ai peur!

Les mâts sont sans voiles rien qu'à la cape et le grand



foc. Nous allons combien de nœuds? Qu'en sait-on? J'ai peur!

Ce vent terrible faisant trembler tous ces cordages, craquer la mâture, battre toutes les poulies; cette mer affreuse, furieuse, qui se brise avec un fracas d'artillerie sur nos flancs me tiennent cramponné à l'échelle du bossoir, sous le gaillard d'avant comme hypnotisé tant j'ai peur!

Je veux profiter d'un saut à tribord pour aller à bâbord et rentrer, lorsqu'un immense paquet de mer, balayant le pont, m'entraîne et me roule sous les bastingages au bord du navire où ma tête et mon corps viennent frapper durement contre des mâtures de rechange; la mer toute bouillonnante est venue à mes oreilles; à deux reprises, crispé à ces mâts et aux cordages qui les fixent je vois par deux fois le bateau penché à toucher la mer et l'immensité hurlante, écumante, à mes yeux prête à submerger le navire, à l'engloutir en se refermant sur lui! sur moi! et mes yeux se sont fermés sans un cri, sans une plainte!

Le timonier est choisi heureusement, car un autre coup de mer semblable m'enlevait certainement à la mer, j'ai vu la mort cette fois de très près; en deux coups de barre la mer embarquée s'écoule un peu.

Le vent souffle à tout rompre et j'entends la voix du commandant qui crie au second dans son porte-voix : « Im-pos-si-ble... de... gou-ver-ner pour fuir, si... le... vent... re-dou-ble, nous... sommes... fou-tus! »

« L'homme de barre est attaché, ses mains sont en sang; je ne puis mettre une voile dehors, elle serait déchirée et mon navire serait brisé par plus de toile. »

Par la tempête l'on se sert du porte-voix pour « hurler » les ordres que le vent couvre ou emporte.

J'entends tout cela mais sans trop conscience du danger, car ayant aperçu de la lumière à travers les fentes du panneau de la cuisine, en me cramponnant j'arrive au roof et fais glisser la porte, le vent me jette par l'entrebâillement sur le chef qui ne sait ce qui lui arrive, en me voyant ainsi trempé surgir devant lui!

Et j'entends toujours le bon noir me dire : « Mais ou fou petit moué ou fou! sotî pa tempête, ou fou mon che! ou mouillé comme noyé! ». Et tout en me grondant, il me fait déshabiller et me donne un tricot à lui qui me tombe aux pieds et m'enveloppe d'une couverture, puis il me fait « boi un tas dé thé » le brave homme! Et tous les deux secoués par la mer, nous buvons à petites gorgées en faisant nos efforts pour tenir au roulis, cette boisson réconfortante dont j'ai besoin.

Toute la batterie de cuisine fait un charivari démoniaque en se frottant dans sa course sur le bois des parois, c'est une vraie cacophonie. Puis de temps à autre et quoi qu'elles soient attachées, une ou deux casseroles s'abattent et roulent avec un bruit infernal.

J'apprends du chef que le mât de cacatois est tombé, puis que la misaine s'est déchirée en morceaux quand on a voulu prendre les ris de chasse, le vent étant déchainé. De plus un sabord était défoncé et l'on pompait à l'arrière après avoir bouché avec des matelas, en attendant le travail terminé du maître charpentier.

La situation était mauvaise! dangereuse!!

Le bon noir me dit qu'il allait me ramener, qu'il me fallait me changer de pantalon, et surtout rester en bas,



car le commandant mettait aux fers tout passager qui ne se conformait pas aux nécessités et ordres du bord par un temps pareil.

Et le brave « cook », après m'avoir bien réchauffé, m'enveloppa dans une couverture et m'emporta jusqu'à mon poste; ce ne fut pas sans peine qu'il atteignit le panneau. Sur l'échelle il me laissa doucement glisser en me disant : « Bon soi, mon pitit, et sutout foute! pas sorti!! »

Tous étaient inquiets de mon absence, mais n'avaient encore rien dit à ma mère de mon escapade, et je me changeai en silence roulant de bâbord à tribord.

Toute la nuit fut épouvantable; vers le matin nous fûmes inondés, la mer embarquait de tous côtés, et des marins le lendemain nous apportèrent à manger. Cela dura deux jours pleins, et ce fut affreux, impossible à décrire, ainsi seuls dans l'obscurité, et nous crûmes tous que notre dernier jour était arrivé!

Et quelles peurs nous donnaient ces quatre grandes caisses à eau douce de trois mille litres chacune, qui pouvaient par ces formidables secousses, rompre l'amarre, rouler sur nous et nous écraser!

Pendant deux jours ce fut une vie d'angoisses, la mer toujours grosse, et de fortes lames embarquaient de temps à autre inondant tout.

Puis après il fallut reprendre la route, le mauvais temps nous ayant poussés vers le sud.

Enfin le ciel devint moins chargé et il nous fut permis de reprendre peu à peu nos habitudes. On se réorganisa et ce mauvais cauchemar s'effaça vite de nos jeunes cervelles. Mais les autres passagers plus sérieux



et âgés en demeurèrent frappés pour longtemps encore.

Les albatros, malacoks, etc., qui s'étaient enfuis pendant « ce coup de vent », revinrent se faire prendre, nous procurant quelques distractions; et notre voyage s'acheva sans autre gros incident.

Nous passâmes presque en vue de la Tasmanie, et les 30 et 31 août la terre fut signalée.

Après cent quatorze jours de mer sans aucune escale, la terre apparaissait et nous touchions « presque » au but de notre voyage.

Il est impossible de dépeindre la joie que l'on éprouve après un si long temps passé à bord, dans de si pénibles conditions.

Les malles sont sorties des cales; chacun se prépare; l'on sort ce que l'on a de mieux pour débarquer, et bien souvent l'on s'ignorait jusqu'à ce moment.

Les figures soucieuses sont devenues joyeuses, un tel que l'on prenait pour un misérable, ressort flambant dans un costume convenable.

Les anciens malades sont les plus gais, toutes les figures s'épanouissent et les mots acrimonieux échangés dans l'énerverment de cette vie pénible sont oubliés; on va et vient heureux, et un sentiment très doux et très sincère anime tout le monde en faveur des uns et des autres; peut-être même y a-t-il un peu de tristesse et de regrets, car depuis tant de jours nous avons vécu la même vie, supportant les mêmes privations, et dans les dangers partagés nous nous sommes habitués à ne faire qu'une même famille, plus unie qu'on ne pouvait le supposer, et voilà le voyage terminé! On se quittera pour aller chacun de son côté, loin les uns des autres, séparés

peut-être à jamais, et cela est un peu triste en songeant à l'inconnu qui nous attend.

De notre petite famille, hélas ! deux mois après l'arrivée, cinq devaient tomber frappés par les Canaques et dévorés par eux dans l'intérieur à Kanala, île située à l'est de la Calédonie.

Une famille composée de quatre personnes, le père, la mère, et deux jeunes gens, ayant réalisé ses biens dans le nord de la France pour venir coloniser dans l'intérieur de la Nouvelle-Calédonie, était massacrée et mangée, de même qu'un nommé Haret habitant également Kanala où il colonisait depuis dix ans et qui revenait de Brest, son pays natal, qu'il avait voulu revoir.

Pauvres gens!!!...

Nous sommes donc au « tout à la joie » de l'arrivée et enfin nous entrons dans le grand récif du sud.

L'on sonde, car c'est très dangereux, nous passons au milieu de récifs de rochers et nous voyons dans le fond transparent de la mer des bancs de coraux polypiers aux supports de calcaire blanc, rouge ou noir.

Nous avons tous mis nos beaux costumes, car nous aussi nous voulons descendre et marcher, foulér la terre, revoir sa couleur.

Les surveillants ont mis le numéro un, agrafé leurs médailles ; les dames ont sorti chapeaux neufs et robes nouvelles et sans jalousie aucune, on se regarde maintenant, s'admire et se complimente.

Nous arrivons. La Santé et la Douane sont venues à bord, les formalités se remplissent.

Le commandant nous remet une lettre, ma mère l'ouvre et pousse un cri de joie. Mon père, par un vapeur



anglais, est venu de Papeete nous attendre et en même temps visiter les rendements d'une mine de nickel, étudier le sol, etc., ayant mis des capitaux dans cette excellente affaire. Il vient et nous cherchons à découvrir le bien-aimé parmi les nombreux canots conduits par les sauvages : alors tout disparaît pour moi ; mes amis me disent adieu, c'est à peine si je les entends. C'est absolument une heure de folie pour tous, que ce débarquement après de longs mois sans voir la terre ni d'autres humains que nous-mêmes ; le bruit est assourdissant, l'on court, tombe, crie, bouscule les visiteurs, les nègres ; tout cela danse devant mes yeux et ma mère est complètement perdue dans sa grande joie.

J'ai hâte d'embrasser mon père, et ma pauvre mère m'irrite un peu, la chère femme, avec ses appels et ses « petits paquets de bibelots » à lui chercher, car, surpris par la bonne nouvelle, c'est à la hâte que nous empilons les objets de nos cabines.

Enfin un canot s'avance vers nous, monté par trois grands Canaques : ils conduisent un Européen qui crie notre nom... c'est mon père !

Nous agitons nos mouchoirs, envoyons des baisers, il aborde ! il monte !!!... Oh ! joie du cœur, de tout l'être, et nous tombons, ma mère et moi, dans ses bras, sur son cœur !!!...

Nous restons ainsi longuement embrassés sans pouvoir dire un mot dans cette minute exquise, et des larmes coulent lentement de nos yeux pendant qu'un sourire d'extase et de béatitude est sur nos lèvres.

Comment pouvoir décrire ces instants si doux ! le plus grand poète ne trouverait que des mots trop ternes pour



le grand soleil qui éclaire tout notre être et inonde nos âmes !

Mais il faut se reprendre et les adieux commencent ; nous allons au commandant, au second, eux aussi rayonnent de notre joie, les pauvres ! et s'ils n'ont pas la même, ces chers amis, ils ont celle du devoir accompli, ayant mené au port malgré les trahisures de la mer leurs passagers et une partie de la fortune de l'armateur confiée à leur honneur, à leur dévouement, et leurs yeux brillent, légèrement humides !

Comme nous leur serrons les mains avec reconnaissance ! comme ils en sont dignes ! Mais moi j'ai été au bon noir : le pauvre homme a les yeux pleins de larmes, il espérait nous avoir jusqu'à Tahiti ; mon père et ma mère viennent à lui ; ma mère explique ses bontés, ses attentions et surtout la surveillance qu'il a exercée sur moi ; alors mon père lui serre amicalement la main en le priant d'accepter quelques pièces d'or pour sa famille.

Son large nez épaté a des tics nerveux causés par l'émotion, et malgré sa laideur j'embrasse le brave homme que je ne reverrai plus, qui s'est montré si honnête pour nous deux.

Enfin nous quittons le « Fénélon », qui à son retour en France semblait dans une tempête en doublant le cap Horn, ensevelissant dans la furie des flots des êtres connus, aimés, estimés !

Pauvres gens ! pauvres amis à jamais perdus et dont le souvenir sera toujours présent à ma mémoire !

Encore un adieu à quelques passagers des premières et l'égoïsme du pour soi et de la nature humaine reprend ses droits.

Je ne cesse d'admirer mon père ; il est à l'hôtel New-Caledonia, nous débarquons, enfin ! Nous marchons sur la terre ! mais avec peine, et avec un fort dandinement « bâbord, tribord » qui amuse mon père. A tout j'ouvre des yeux immenses ! A l'hôtel on nous fête : pensez donc, des gens qui viennent de Paris !

Puis c'est la vie intime, très douce, de la famille qui va commencer avec son chef pour nous guider, nous protéger, nous défendre.

Dans quelques jours, après une autre visite que mon père doit faire dans la mine, nous partirons pour Tahiti, notre résidence, mais cette fois sur un vapeur.

Le lendemain, après une nuit excellente, nous nous retrouvons joyeux ; moi à droite de mon cher père, lui donnant la main, ayant, lui, le bras de ma mère tendrement posé sur le sien, nous visitons la « Ville ».

Le pays est misérablement bâti.

La rade est, par exemple, magnifique !

Nouméa, le lieu où la France envoie actuellement les condamnés, soit pour des causes politiques soit pour des crimes de droit commun, est bâtie en amphithéâtre au-dessus d'une rade profonde et sûre, entourée de récifs.

Des habitations clairsemées, de petits jardins remplis de lauriers-roses, de niaoulis, composent le faubourg ; la ville à la suite bâtie sur un terrain plat avec les rues coupées en angles droits à la mode américaine.

A gauche et au sud de Nouméa se trouve l'île Nou, l'île n'a pas plus de cinq à six kilomètres.

Le pénitencier est placé au nord, peut-être irons-nous le visiter l'après-midi.



L'hôpital y est très beau, paraît-il, et une ferme au nord, dans laquelle travaillent des Français privilégiés.

Tout mon intérêt se porte sur les Canaques grands et forts, et mon père me donne de l'effroi en me disant qu'ils mangent les blancs ; heureusement, ajoute-t-il, que ceux qui sont ici sont devenus à peu près civilisés. Cependant celui de l'hôtel m'a palpé le bras quand mon père lui a dit : « Pikimini mij » (mon petit), — un bon « kakail » (kakail = manger) était peut-être dans son cœur en me palpant : — en général ils sont grands, parfois très barbus, selon les îles où ils sont nés. Ceux de Lifou sont, paraît-il, très méchants, et le dimanche nous assistons à une grande bataille entre différents pays.

Ces grands diables me font un peu peur au début, mais la curiosité l'emporte et celui de l'hôtel devient mon *ami* ; le lendemain nous jouons à boxer et je reçois un coup de pied qui calme mon ardeur, la « corne » de ses pieds étant aussi dure que la pierre.

Les villages canaques sont formés de huttes assez solides, construites avec des écorces de niaoulis et des branches de polpiers, bâties en dôme avec une seule ouverture dans le bas, servant de porte et de fenêtre.

Rien à l'intérieur, ces sauvages s'asseyent et se couchent à terre ; au milieu, un grand trou dans lequel ils font entrer les aliments, tarots, ignames, etc., qu'ils recouvrent de cendres.

Avant notre départ mon père et quelques personnes vont dans les mines. A son retour il nous fait le récit de son voyage vers le Dumbea, d'abord l'activité règne dans les mines ; tout fait espérer un heureux résultat pour l'avenir dans ces nouvelles mines de nickel, il



semble satisfait de ce constat *de visu* et nous nous réjouissons.

Il s'est arrêté dans une Mission, a été surpris de la propreté du village canaque et de l'hospitalité offerte par les indigènes qui leur ont présenté à tous des fruits, des tarots, ignames, sorte de plante grimpante dont la racine fournit une substance alimentaire ressemblant à de la pomme de terre et délicieuse coupée ou écrasée dans du lait, servie dans des écuelles de coco; mais le tout très propre et offert amicalement.

Ces Messieurs ont rendu visite aux Pères, heureux de rencontrer des compatriotes.

Ces missionnaires sont satisfaits de leurs troupeaux; peu à peu dans le village ils sont arrivés à les rendre bons et humains; ils ont donné des leçons de français à quelques-uns, les ont instruits de la religion catholique, puis le baptême est venu entraînant à sa suite la première communion et le mariage.

Le baptême d'un enfant canaque va avoir lieu à la chapelle, le directeur y convie ces Messieurs. Alors au son de la petite clochette arrive, habillée de blanc comme une mariée, la mère tenant dans ses bras un superbe petit « moricaud ».

Il fallait voir, dit mon père, la démarche recueillie et pleine d'humilité de cette femme canaque dont le père certainement a mangé de ses semblables (et peut-être des blancs); puis venaient doucement derrière quelques taillots et popinés, les hommes vêtus d'un pantalon. Le vêtement est la grande difficulté pour tous ces enfants de l'Océanie. Et mon père ne tarit pas d'éloges sur le dévouement de ces missionnaires et la pa-

tience montrée vis-à-vis de ces peuplades sauvages.

Ils viennent à la Mission, travaillent la terre, se construisent leur maison et vivent heureux!

La Mission, en civilisant pour la France, prend aussi de l'extension et subvient par la culture à ses besoins.

De ces anthropophages les missionnaires ont fait des hommes charitables aux sentiments paisibles et humains.

Si jamais la séparation de l'Église avec l'État a lieu, il faut que le corps des Missionnaires y reste attaché, car, qui est le premier pionnier préparant les esprits dans les îles lointaines que les puissances convoitent? Le missionnaire.

Le missionnaire vaillant soldat qui n'aura, lui, jamais honneur ni gloire, ni réception grandiose au retour. Sa récompense est souvent de donner sa vie!

Une telle abnégation du soi n'est-elle pas sublime! Aller ainsi sans défense porter et semer les premiers jalons de la civilisation dans les tribus sauvages, vivre d'une autre vie, souffrir, et cela pour son Dieu et sa Patrie, ce sont des actes qui laissent bien loin les discours et paroles prononcés à grands gestes et cris par nos politiciens de certaine couleur d'opinion, car ici la réclame et l'intérêt, là-bas l'abnégation, l'humilité, mais des services véritables et le devoir accompli simplement.

.....

Dans quatre ou cinq jours nous embarquerons pour Papeete, siège du gouvernement de Tahiti. Nous profitons de ces journées pour parcourir la très pauvre



ville : toutes les maisons sont en bois, aucun monument.

Parfois nous croisons des forçats qui travaillent aux routes, chemins, cassent des cailloux, et cela sous la surveillance d'un ou de plusieurs gardes, le revolver à portée de la main.

Beaucoup de déportés politiques obtiennent la permission de quitter soit l'île des Pins, soit la presqu'île Ducos pour s'occuper en ville.

Pour le commerce, les magasins d'alimentation, bazars, ils sont tenus par des Anglais, les premiers partout ; et les bazars par des Français ou des créoles de la Réunion.

La vie en dehors des affaires y est triste, sans distraction aucune.

Le climat est sain et les saisons contraires aux nôtres de France, c'est-à-dire qu'il fait froid d'avril à septembre et chaud après, et naturellement aux antipodes les heures sont contraires également, et lorsque nous nous couchions nos parents de France se levaient.

Nos affaires sont terminées, le navire qui doit nous emmener là où nous vivrons désormais, est en rade, nous partirons demain.

Dix ou douze jours après, nous arrivions en rade de Papeete ; quelle différence avec la Nouvelle-Calédonie !

Nouméa n'est qu'une bourgade d'un aspect misérable avec des cases en planches et tôle, « maisons-bicoques », très basses ; rien comme végétation ; c'est mort, nu, aride, sans cours d'eau. Ici ce n'est qu'un gros bourg, mais le regard est charmé par une végétation luxuriante, il y a de frais ombrages, des rues propres,



larges, surtout celle parallèle au quai de débarquement, et la ville est au pied de la verdure et des fleurs odorantes.

Toutes les rues sont plantées de beaux arbres avec des fleurs de couleurs différentes, et les indigènes se promènent heureux par les promenades, dans les rues, avec un accueillant sourire.

La race est ici supérieure à toutes celles de l'Océanie. Les naturels ne sont pas noirs, mais ont un teint cuivré d'Indien Malabar.

Les hommes et les femmes se promènent enlacés et couronnés de feuillages et de fleurs!

Le costume est aussi plus décent, car ils portent une chemise et le « paréo », sorte d'étoffe aux dessins variés et coloris voyants, roulé autour du corps; c'est en somme le « pagne » des Indiens ou des Mauresques.

Les femmes ont des robes très longues flottantes, de mousseline ou de calicot; un grand chapeau d'homme porté sur le derrière de la tête laissant voir de beaux cheveux plats arrangés en tresses avec quelques fleurs piquées dedans, ce qui complète la tenue charmante et gracieuse de ces femmes.

La femme canaque, la « popine », travaille la terre, fait toutes sortes de besognes pendant que le taillot (homme ou ami) dort, chasse ou fume. Ici les Tahitiennes passent leurs journées à fumer, étendues sous leurs vérandas, ou à jouer de l'accordéon le soir devant la porte par les belles soirées. Elles passent toujours gracieuses et souriantes en chantant doucement avec cadence, et l'on avouera que cette oisiveté convient

mieux à l'élément féminin que la servilité bestiale des femmes Canaques.

Le marché de Papeete est l'endroit où l'on va s'entretenir des affaires; nous habitons tout près avec nos bureaux pour l'exportation de l'écaille et de la nacre, rue de Rivoli, — c'est le quartier français, — et nous ne pouvons prononcer ce nom « Rivoli » sans rire en songeant à la différence qui existe avec Paris.

La population est faible mais le commerce assez important, me dit mon père. Quatre millions environ pour l'exportation.

Je constate que la rade profonde permet aux navires d'accoster et de débarquer à quai.

Mon père m'indique de la main la direction de Moréa, éloigné de vingt-deux kilomètres et où l'on va en excursion en deux heures et demie avec bon vent par un canot à voiles, en traversant le canal. C'est l'endroit où les sites sont les plus merveilleux avec une végétation vigoureuse plus que partout ailleurs.

Le roi Pomaré V, fils de l'intelligente reine Ariiane, s'est marié avec une fille d'Anglais; ils n'ont jamais vécu ensemble. Tous deux vivent retirés à Moréa.

Par exemple pas d'historique à Tahiti, ni musée, ce qui fait que l'on n'a jamais pu reconstruire le passé, et c'est fâcheux car la race est curieuse.

Mais voici deux employés de mon père, venus à notre rencontre. Cette fois nous sommes arrivés au terme de notre voyage. C'est gaiement que nous débarquons, confiants en l'avenir. Bravement et courageusement nous allons au labeur pénible, forts dans notre affection, sans récriminations du passé.



Et c'est dans cette joie de notre trinité, l'espoir qui chante au cœur des courageux et des forts contre l'adversité, que se termine ces souvenirs de mon premier voyage, qui eut certes une influence énorme sur ma nature et pour la suite de ma vie.





## AUX ANTILLES

---

Après la Révolution de Port-au-Prince (Haïti), en 18.., mon père vint en France régler un héritage de famille et me chercher, pour le seconder dans une importante affaire qu'il se proposait de créer en Colombie.

Ma mère étant très souffrante resta en France chez des parents, et nous partîmes, mon père et moi, seuls pour Colon. Le 1<sup>er</sup> mai 18.. nous quittions le lazaret de Pauillac « Gironde », et après un mois d'un pénible voyage sur la « Colombie », vapeur de la C<sup>ie</sup> G<sup>ie</sup> Transatlantique française, nous arrivions au terme de notre voyage. Immédiatement nous nous mettions à l'œuvre, et sur le point d'aboutir mon père fut brusquement pris par les fièvres paludéennes, et emporté en quatre jours!...

Dire quelle fut ma peine est, je crois, superflu!... J'avais à peine vingt ans; je me trouvais dans un pays inconnu, sans relations anciennes pour y rencontrer une amitié sincère et dévouée, ayant en plus des intérêts dans une contrée où à cette époque régnait dans l'isthme, sur une large étendue, le « struggle for life »; la douleur de mon cœur était donc augmentée par la triste étude

que je fis de la « bonne foi » des hommes et des quelques amis de mon pauvre père.

Je réglais au mieux nos affaires, et un mois après cette perte « inoubliable », je partais pour Port-au-Prince (République d'Haïti) sur le pressant appel d'amis, où des litiges causés par la Révolution rendaient ma présence nécessaire dans ce pays inconnu pour moi.

J'embarquai sur un petit annexe de la C<sup>e</sup> Transatlantique française faisant escale à Kingstown (Jamaïque).

Et à seule fin de calmer mes très tristes pensées, j'écrivis ces notes de voyage. Les voici telles que je les retrouve dans mes vieux carnets jaunis ! Elles seront, malgré l'époque un peu lointaine, d'un même intérêt local que celui d'aujourd'hui, car ces contrées ne changent guère malgré les révolutions, et les bouleversements n'ont lieu que dans les gouvernants !

Eugène EDWARD.

Août le 18...

Trois jours après mon départ de Colon, nous sommes en vue de la Jamaïque.

Avant de pénétrer dans le port du mouillage l'on passe devant Port-Royal ; c'est la station de l'escadre anglaise des grandes Antilles ; là sont aussi les magasins généraux des armées de terre et de mer. L'entrée est bien défendue, par des forts bien établis, et est de plus rendue très difficile par les nombreux îlots qui se comptent, grands et petits, par douzaines ! — Enfin, voici l'immense rade, puis la ville de « Kingstown » bâtie



dans la plaine, sur de hautes montagnes bleues. Une statue frappe mon regard, c'est celle de l'amiral « Rodney » qui combattit sous Louis XVI et fut gouverneur de la Jamaïque.

Une fois au mouillage et les formalités remplies, je descends à terre avec le Commissaire du bord et j'obtiens de lui des renseignements intéressants sur le service administratif de l'île.

La Jamaïque est la plus grande et la plus fertile des Antilles anglaises, mais la population blanche y est en voie de diminution : sur 580.000 habitants environ l'on ne compte que 13.000 blancs.

Le Conseil colonial est composé de sept membres dont quatre sont nommés par la métropole et trois par la colonie. Un gouverneur civil et militaire gouverne le pays. Ses appointements sont de 7.000 L. (175.000 francs). Le secrétaire colonial 1.500 L. Le collecteur des douanes 750 L. Le surintendant médical et le chirurgien 1.000 L. Le chef de la justice 2.000 L. et les juges 1.500 L.

Quoique cela soit énorme, l'importance de la Jamaïque peut encore justifier ce personnel et les gros appointements.

Mais dans les petites îles Kitts, Montserrat, etc., les fonctionnaires sont également nombreux, et là c'est une erreur et un abus. Jusqu'à présent le personnel est recruté dans la haute aristocratie. — C'est un débouché alléchant pour les cadets du Royaume-Uni!

Les charges et impôts pèsent lourdement sur la population qui vit de son travail.

Quelque chose d'inouï, c'est le droit sur la farine, article d'alimentation de première utilité; eh bien, ce droit

s'élève à huit shil. par baril. Le principal article d'alimentation se trouve renchéri, d'après le commissaire qui me donne ces notes, de « cinquante pour cent » ! Sur la viande et le poisson les droits sont également énormes.

Ce sont les bons négros qui paient cela !

Mais il faut tirer 500.000 L. pour les frais du gouvernement ; il semble résulter d'après quelques financiers que si les impôts sont ainsi excessifs, c'est que le nègre est paresseux ; par conséquent le principe est de lui rendre la vie difficile si l'on veut qu'il la gagne !

Une tâche de six heures est payée un shelling (1<sup>r</sup>,25), il ne travaille plus après. Si l'impôt était moins fort le nègre ne travaillerait que tous les trois jours, et malheureusement c'est la triste vérité dans tout pays noir.

La main-d'œuvre est très difficile à trouver.

Kingstown est une ville de trente à trente-cinq mille habitants, construite en damier.

Aujourd'hui dimanche tout est fermé (un dimanche anglais), ou tout est désert, sans la moindre animation.

Avec mon aimable commissaire nous nous arrêtons à « Gardon Town » et déjeunons dans un restaurant dont le propriétaire se nomme Maurice Duval ; j'apprends que beaucoup de Français se sont réfugiés ici après la révolution de Saint-Domingue, mais heureusement que le commissaire parle parfaitement l'anglais, que je l'entends passablement, car mon compatriote a perdu sa langue maternelle et n'a conservé de français que son nom et sa religion.

Il y a ici une richesse de sol inouïe, fleurs et fruits sont à profusion.

Après notre déjeuner champêtre, terminé par un



excellent café récolté à côté et arrosé d'un non moins excellent « rhum jamaïcain », je dis au revoir au commissaire qui rentre à bord ; je prends un cab et me fais conduire chez un de mes amis, Haïtien venu se retirer ici après la révolution avec sa famille. Employé au Canal Interocéanique à Colon, il est venu se remettre des fièvres paludéennes.

J'arrive et trouve la famille au complet avec des visites de jeunes gens et de jeunes créoles haïtiennes. Mon ami me présente et me voici installé dans un bon « rocking-chair », et nous bavardons comme on peut le faire à vingt ans.

On m'invite à dîner, j'accepte ; il faut voir l'empressement que l'on met pour faire un repas et un service dignes de l'hôte européen de Paris !

Cette famille est charmante, les liens dans le créole subsistent plus que chez nous, où la famille est devenue malheureusement un mot !

Mais ici quelle différence ! le soir l'on se reçoit : garçons, jeunes gens, jeunes filles, pères, gendres sont présents ; c'est pour le créole le meilleur instant que ces réunions du soir. On fait un peu de musique, on chante, et l'on oublie « un peu » ainsi l'exil forcé de Salomon, président d'Haïti !

Comme cette famille est unie ! les sœurs de mon ami, toute cette jeunesse charmante, attentionnée, gaie, fait songer qu'il serait bon de vivre là en famille !... et une tristesse infinie me prend l'âme !...

Mais il me faut partir, rentrer à bord, et je prends congé, remerciant de tout, attention, hospitalité, qui me furent offertes et je pars avec des lettres pour les pa-

rents, des souhaits pour des amis, quelques commissions, puis on me fait promettre de venir au retour passer quelques jours; tout ému, je serre les mains de ces amis étrangers et pars accompagné de mon ami et de son frère qui veulent me conduire à bord, — et nous bavardons avec la légèreté de nos âges.

Au moment de nous séparer, mon ami Georges en m'embrassant me remet une lettre pour une jeune fille de Port-au-Prince, sa fiancée. C'est les larmes dans les yeux qu'il me fait promettre de la lui porter en l'assurant de sa fidélité.

Pauvre ami! Pauvre Georges! fidèle jusqu'à la mort, car revenu à Colon un mois après, il mourait en deux jours, terrassé par la fièvre pernicieuse, à vingt ans!...

En ai-je perdu de mes amis en Colombie, et Colon ne m'a-t-il pas pris à moi mon père en quatre jours, lui un colonial endurci!

Que de deuils n'as-tu pas faits, que d'êtres n'as-tu pas fauchés, Isthme maudit! canal stérile!

Et nous nous séparons dans un adieu créole : Adieu, ché!

Le lendemain matin, je me lève de bonne heure et vais faire un tour en ville avant le départ.

Au Club je trouve un bulletin relevant un trimestre d'exportation et je copie :

Sur le littoral américain seulement :

131.557 régimes de bananes; 5.790.453 oranges;  
856.916 gallons de rhum (le gallon est de 4 litres 1/2);  
1.412.037 noix de coco.

C'est, on le voit, un joli chiffre pour des produits locaux.



Il se fait une exportation considérable, avec la métropole, d'oranges, ananas, cocos, etc.

Un réseau de chemins de fer dessert le nord-ouest de l'île sur une longueur de quarante kilomètres.

Pour la ville et les environs existe un service de tramways.

A cette époque une émigration énorme de Jamaïcains sur Colon pour le Panama existait depuis l'entreprise.

La vie ici pour l'étranger est peu coûteuse, la ville saine, proprement entretenue par les urubus noirs, sorte de vautours qui remplissent dans tout le Sud-Amérique le service de balayeurs ; ces oiseaux sont protégés par la loi.

L'état sanitaire est surtout excellent.

Un parc superbe situé sur la hauteur dominant la ville offre un magnifique panorama.

De retour à bord je vois des négresses et des noirs qui ont sur la tête des paniers remplis de charbon ; d'autres des blocs superposés, tout cela court, va, vient, sans trêve, malgré la chaleur, et ne s'arrête que lorsque nos soutes sont pleines, tous s'en vont alors dans une crique de la baie et, sans souci des requins qui y pullulent, se baignent, et c'est d'un curieux effet de voir après ces femmes qui échangent sous nos yeux leurs loques sordides pour un frais costume de cotonnade anglaise.

Nous sommes sous pression, larguons les amarres, sortons pour prendre le large et faire route sur Port-au-Prince.

Je remarque un nouveau passager... de couleur, je

m'informe près du commissaire : c'est un Haïtien du parti libéral qui dans la révolution dernière a été condamné à mort. Réfugié à Kingstown, il va jusqu'à Saint-Thomas où il trouvera la correspondance par le bateau venant de la Véra-Cruz retournant en France ; mais voilà ! il lui faut faire escale à Port-au-Prince ; sur la promesse du commandant de ne pas le remettre aux autorités haïtiennes il est monté à bord, confiant dans la parole de l'officier français qui l'a inscrit sur le *rôle du bord* comme le médecin.

Nous conversons tous deux, et comme ce docteur (car il est docteur véritablement) a connu fort bien mon père, nous devenons intimes vivement.

Je le félicite de son audace et de la confiance montrée dans la parole de notre commandant (et sans médire je n'en aurais pas autant au service de MM. les Haïtiens). Pendant le dîner le plan du commandant est arrêté au cas où les officiers haïtiens se montreraient violents.

Nous nous tordons avec le brave docteur libéral condamné à mort, à la pensée des fureurs et de la tête que les officiers de la Santé et du port vont faire à sa vue !

Nous sommes ici sans le moindre confort, sans cabine même et couchons habillés sur les banquettes de la salle à manger. Heureusement que le voyage est court.

Enfin voici la partie dominicaine, Santo-Domingo, seconde partie de l'île Saint-Domingue (Haïti).

Il y a deux cent à trois cent mille habitants d'origine ou tout au moins de langue espagnole.

Quoique fertile, Haïti est plus richement dotée par la nature, mais Cuba est la plus importante, c'est vraiment la « Perle des Antilles ».



Nous longeons l'île de la Tortue et passons devant le môle Saint-Nicolas ; douze heures plus tard nous entrons dans la baie de Port-au-Prince, siège du gouvernement d'Haïti ; il est six heures du matin.

Le bateau stoppe à un mille du rivage (1.052 mètres), l'ordre est donné au mécanicien de conserver toute sa pression et nous attendons les visites de ces bons Messieurs de couleur !

Le docteur est ému, légèrement pâle à l'idée que dans un instant ses ennemis nègres (noirs, pardon !) seront près de lui, et de fait la situation n'a rien de gai, mais, moi, elle m'intéresse au plus haut point.

Le maître d'équipage annonce la Santé ! Gare la bombe ! Je descends dans la salle à manger aviser le docteur libéral, et reste assis près de lui. Il est placé au fond devant une glace qui reflète directement l'entrée, il tient sa tête dans sa main droite et fixe attentivement la glace qui lui reflétera l'entrée des autorités.

Vrai, mon cœur bat et je me raidis comme si j'étais moi-même créole libéral haïtien et en pays ennemi.

L'on monte l'échelle, les saluts s'échangent entre le commandant et les officiers haïtiens.

Les voix douces et traînantes des Haïtiens font contraste avec la rude voix de notre commandant, vieux loup de mer : Tout va bien à bord ? — Oui, docteur. — Des passagers ? — Un seul, répond le commandant, un Français. (C'est moi.) — Ah ! où est-il ? — Au salon. Et la porte s'ouvre. Je me lève, salue, me rassieds, et dans la glace j'observe.

Notre docteur a une partie de la figure cachée par son mouchoir, mais l'autre a vu un homme de couleur

et le flair du noir africain lui fait faire un brusque mouvement en avant, il a senti l'ennemi.

Qui est ce monsieur? demande-t-il, moitié créole, moitié français. Le docteur du bord, répond carrément le commandant! Les yeux du docteur de la Santé se fixent scrutateurs et alors tout son corps se soulève, ses yeux sont devenus blancs, son nez épaté de nègre s'ouvre violemment, *il a reconnu son confrère!* Alors, tout ce que figure humaine peut refléter de haine se perçoit dans les traits contractés du médecin de la Santé, celui-là est véritablement l'ennemi du mulâtre; il descend les deux marches du salon et interpellant le fugitif docteur, lui demande d'un ton contenu : « Là où gagné, mon confrère? (Qu'avez-vous, mon confrère?) — L'autre, très pâle, mais les dents serrées par la rage répond : « J'ai mal aux dents! »

Et dans le dialecte créole que je comprends, s'engage un feu roulant de paroles « mielleusement empoisonnées », que je traduis en français.

— Pour votre cas une purge est bonne... le sel de Glauber... Qu'en pensez-vous, mon confrère?

A cette demande « notre » docteur répond également en créole et très espacé : « Le remède est brutal pour moi, et ne convient qu'à une bête... ou à un nègre! »

A cette réponse, le médecin de la Santé semble prêt à bondir; l'autre n'a pas bougé, conservant son attitude impassible, mais sa main droite a fait bouger le canon d'un superbe « Smith et Wison » (revolver américain le plus parfait qui existe en Europe)!

Ces paroles ont duré à peine deux minutes; le commandant prie le docteur de sortir, et l'autre remonte



vivement sur le pont, dit à voix basse quelques mots à un officier qui regagne le canot et se rend à terre à force de rames!

La situation est tendue, l'on ne dit mot.

Heureusement que le consul de France arrive faire diversion; moi, je ne fais rien pour mon départ, l'affaire m'intéresse, j'en veux connaître le dénouement.

Avec ma lorgnette je distingue des officiers haïtiens dans un canot à vapeur venant vers nous, j'en avise le docteur, lequel décide ne pas sortir du salon. Le consul nous apprend que Port-au-Prince est en état de siège. Le canot à vapeur accoste sur notre tribord et notre commandant va au-devant... du péril noir! Il reste ferme, sa figure s'est faite durement énergique, il attend!

Les nouveaux arrivants montent vivement et saluent; ce sont :

Le général H. Laforest, commandant du port et de la douane, et deux officiers d'état-major; le docteur de la Santé explique que le médecin *Bétancès* est à bord (car c'est bien le vaillant libéral qui fut mon compagnon, et aussi un peu mon ami, pendant ces quelques jours de voyage; nous nous sommes du reste revus plus tard à Paris). — Ce libéral dangereux est condamné à mort. — Le docteur ouvre la porte de la salle et l'indique aux officiers; immédiatement le même sentiment se reflète sur ces noires figures, — la haine de l'homme de couleur! — Oh! ce sourire grimaçant, et ces yeux féroce-ment brillants, je les vois encore! Et combien mon cœur se mit à battre de crainte! Assis près du docteur je lui serre la main, mais il reste calme et muet, brave-

ment il attend, décidé à défendre sa vie. Les officiers vont vivement au commandant, qui a fait amener l'échelle, et ils le somment d'avoir à remettre cet homme. « Vous êtes dans les eaux haïtiennes; cet homme condamné à mort est notre prisonnier, rendez-nous-le? »

Alors la voix haute et forte du commandant répond à ces Messieurs de couleur :

« Cet homme n'est pas un passager, mais le médecin du bord. Constatez du reste le rôle de l'équipage! c'est mon médecin et *je ne le rendrai pas!* Je suis seul maître à bord, votre libéral est sous la protection du pavillon qui flotte sur mon navire! Remplissez vos formalités et retirez-vous, Messieurs, car si vous insistiez d'une façon « désobligeante », j'ai fait amener l'échelle, mon navire est sous pression, je vire de bord, vous emmène et vous débarquerai à Saint-Thomas! »

C'est net et précis, et... le ton faisant la chanson, ces bons Messieurs de « couleu », après s'être concertés, se retirent en avisant qu'une plainte en réclamation sera faite à l'ambassade ou à notre ministre des Affaires étrangères, et l'on prend à témoin le consul qui s'incline sans un mot.

Sur l'ordre du commandant on abaisse l'échelle et ces Messieurs remontent dans leurs canots et s'en retournent à terre la rage dans le cœur de n'avoir pu se saisir de cette proie dont la tête était mise à prix!

Le docteur est sauvé, et c'est avec une grande effusion qu'il remercie le commandant de son énergique réponse.

A mon tour maintenant! Le consul me demande si j'avais mon passeport. — Surpris, je lui dis que non. —



Alors, vous ne pouvez descendre à terre, car il vous faut justifier de votre nationalité.

Je montre un certificat d'études, un autre militaire, un acte de naissance; mais rien n'y fait et il insiste pour le passeport que je n'ai pas. A Colon, nous ignorions complètement l'état de siège en Haïti; il y a pour moi mauvaise volonté de la part de mon consul et je vais m'en ouvrir au commandant, lequel après m'avoir écouté, dénoue brusquement la situation.

Avez-vous de l'argent pour retourner à Colon, me dit-il en me fixant? — Non, mon commandant (car j'ai compris sa pensée).

Se retournant alors vers notre Excellence, il lui dit : « Consul, je ne puis conserver Monsieur à mon bord, son billet étant pour Port-au-Prince, et le voyageur n'ayant pas l'argent nécessaire pour le retour. — Mais il me semble que tous les papiers montrés indiquent clairement la nationalité de Monsieur! La chose la plus simple est qu'il descende avec vous à terre, vous le couvrirez alors mieux qu'un passeport près des autorités haïtiennes! »

Voilà une conclusion que tout le monde approuve, et devant cette logique, le consul s'incline et accepte de me débarquer ainsi.

Quelques minutes après j'étais dans le canot du consul de France où flottent à l'arrière nos trois couleurs.

Nous accostons et allons au commandant du Port, C'est le général Hérard La Forest qui me reçoit. Le consul explique mon cas.

Votre nom? me demande le général. Je me nomme!  
Seriez-vous le fils de mon ami qui était établi ici, et

qui est mort à Colon? Et sur ma réponse affirmative, la figure du général s'éclaire d'un bon sourire. Mais votre père était mon ami, dit-il; que puis-je pour vous? — Me permettre de débarquer moi et mes malles et de résider à Port-au-Prince, lui dis-je en souriant. — Mais c'est entendu, mon ami!

Étant donnée cette cordiale réception, le consul, un peu vexé d'être mis à l'écart pour moi, remercie pour la forme, se retire et nous échangeons un froid salut.

Le général gracieusement met à ma disposition un canot du gouvernement avec deux rameurs pour aller chercher mes malles; très sensible à cette exquise urbanité donnée en mémoire de mon père, je remercie et vivement je vais à bord. Je fais part au commandant du résultat; il me dit que cette réception fait joliment mentir les pronostics du consul.

Je quitte alors le commandant que je remercie de ses bons offices, je serre la main au commissaire, souhaite bonne arrivée au docteur libéral, — lequel à cette heure se promène gaillardement sur le pont, — puis je m'éloigne regagnant la terre et retrouve à la Douane le général Hérard Laforest qui dit aux soldats de ne pas trop bousculer mes malles!

Le général est vraiment charmant. Si mon ami le consul était là, quel serait son étonnement, ou son embarras?

Après quelques paroles échangées pendant que l'on est allé me chercher deux porteurs, je remercie cordialement le général et me dirige vers l'intérieur de la ville suivi de mes porteurs. Je puis contempler à mon aise les ravages de la révolution : le bord de mer n'est qu'une



ruine; en face moi une rue où étaient les plus belles habitations est complètement à jour, le feu a été mis dans tous les riches quartiers et allumé au pétrole!

Les murs sont noircis par les flammes et je songe que mon père a perdu là beaucoup d'argent.

En temps de révolution, les légations jouissent du droit d'asile que possédait l'Église au moyen âge, cette particularité étrange est reconnue par la constitution haïtienne. L'article 8 déclare le droit d'asile dans les légations du consulat « sacré, inviolable », et, en effet, il est toujours respecté : dans les moments les plus critiques ceux que l'on aurait tués à quelques pas du consulat sont sauvés s'ils en atteignent l'entrée. Mais, par contre, l'étranger en Haïti n'a pas le droit de propriété, eût-il des millions il ne peut acheter une parcelle de terrain à moins d'être marié à une Haïtienne. Ceux qui ne sont pas dans cet état de grâce dans la république conservent chez eux argent, valeurs, bijoux, etc., et sont parfois complètement ruinés le lendemain d'une révolution, laquelle est toujours suivie d'incendies et de pillages! Placer ces fonds en France ou en Amérique n'est guère facile, car pour une somme importante, cela nécessite une étude : où placer son argent? dans des valeurs locales? hum! — Il reste donc la ressource de faire au « bon moment » un voyage en Europe pour placer ses capitaux. Mais je reprends mon récit.

Sur mon passage des têtes de jeunes négresses se montrent dans l'entrebâillement des portes, et rentrent précipitamment en criant : Blanc! Blanc! et toute la smala accourt pour voir le « jeune blanc » qui arpente les rues suivi de ses deux négros porteurs.

Le curieux de mon arrivée après la réception qui m'est faite par le commandant du port devant le consul, est un individu qui de loin pousse un : Viva! à mon nom et disparaît.

Je demande mon chemin à mon noir et quelques minutes après je franchissais le seuil de la maison amie; une petite griffonne va prévenir ses maîtres et immédiatement des dames et messieurs venant à moi me serrent dans leurs bras!

Pas de présentation ni de paroles préparatoires, c'est spontané et intime de la part de ces braves gens qui me nomment leur fils! C'est au milieu d'eux que je résiderai, dans cette chère famille dont mon cœur conservera un précieux et inoubliable souvenir.

Devant cette réunion colorée aux accoutrements bizarres, je commence le récit de mes douleurs, la maladie, les fièvres pernicieuses, puis la mort de mon père bien-aimé; par instants et très doucement des femmes pénètrent sans bruit, me regardent, me sourient et m'écourent; ce sont des amies, des voisines, et quelques hommes rentrent également; on me présente : quels bons sourires, quels bons souhaits m'adressent ces gens en souvenir de mon père, et c'est très ému que je reçois l'accolade qu'une grande négresse me donne sur les deux joues en m'appelant son : Chai fré moé (son cher frère!).

« Ce sont les bienfaits de la religion très chrétienne et rien de plus, — croyez-en ma parole, — qui me donnent cette « sœur »... en Jésus-Christ. »

Une jeune enfant, « nono », aussi m'appelle son frère; c'est une mignonne créole de cinq ans qui sera ma petite amie, et longtemps par contre cette petite qui me nomme



son frère me rend rêveur. — Hélas ! l'avenir m'a prouvé mon erreur et je l'ai regretté, car, seul au monde, elle eût été pour moi un précieux souvenir, la consolation du présent, et m'eût donné plus de courage et d'ambition dans l'avenir.

La soirée se passe à me mettre au courant des affaires de mon père ; malheureusement les grands-livres sont brûlés, seuls ont été trouvés quelques petits livres de caisses, j'y compte huit mille piastres (quarante mille francs) au crédit des plus riches naturels.

Mais hélas ! les uns sont en fuite, d'autres sont ruinés et d'autres morts.

L'on me donne quelques renseignements sur les débiteurs présents, et le lendemain je les visiterai.

Ce furent des visites inutiles et un véritable désastre. Les grands-livres brûlés, il eût fallu rencontrer des gens de bonne foi et non ruinés par la révolution.

Je ne retirai donc presque rien des sommes dues, et dès lors vécus légèrement, insouciant, songeant qu'un jour ou l'autre il me faudrait retourner à Colon.

Ne voulant pas être redevable à mes hôtes, je payais largement et passais mon temps à courir les mornes à cheval, passant des journées à étudier Haïti, ses campagnes superbes de Turgeot et autres, puis à prendre des notes.

---

### Description de l'île d'Haïti.

L'île d'Haïti est placée entre le 17° 55' et le 20° de latitude septentrionale et entre 71° et 77° de longitude occidentale du méridien de Paris; l'île a environ soixante lieues de large et trois cent cinquante lieues de tour, non compris les anses.

La surface, indépendamment des îles adjacentes, est évaluée à deux mille cinq cents lieues carrées.

Elle est située à l'entrée du golfe du Mexique, dans l'Océan Atlantique; l'une des quatre grandes Antilles, elle tient le premier rang après Cuba, placée à vingt-deux lieues au N.-O., à l'O.-S.-O. elle a la Jamaïque, dont elle est distante de quarante-cinq lieues, et à l'E.-S.-E., Porto-Rico. A vingt lieues au nord se trouvent les îles Turques. Au sud elle n'est éloignée de la Colombie que d'environ cent cinquante lieues et moins d'intervalle la sépare des îles du Levant.

Haïti est la mieux située des Antilles, par rapport aux relations qu'elle peut avoir avec ces îles et la Colombie.

Haïti fut découverte par Christophe Colomb le 6 décembre 1492. Avant la venue des Européens l'île portait plusieurs noms indiens : Bohio (riche en villages), Bahiti ou Hayti (Terre haute), Quilqueya (Grande Terre). Les Espagnols la dénommèrent Hispaniola (Petite Espagne), plus tard les Français l'appelèrent Saint-Domingue.

Redevenue indépendante en 1804, l'île reprit le nom indien tant pittoresque et si mélodieux de Haïti (la Montagneuse).



Pour le moment l'île est divisée en deux parties : à l'est la République Dominicaine, à l'ouest la République d'Haïti.

La République d'Haïti est gouvernée par un président nommé pour sept ans.

Le président en charge est le général Salomon, qui fut ministre des finances de 1848 à 1859, et plus tard ambassadeur en France et en Angleterre.

Élu par la Chambre et le Sénat, le 23 octobre 1879, réunis en Assemblée nationale.

Il y a de quatre à cinq secrétaires d'État, selon que le président d'Haïti le juge utile ; ils sont responsables devant le Parlement.

Le cabinet se compose de cinq ministres ; voici quels sont les ministères :

Agriculture et Instruction publique , Finances, Commerce et Relations extérieures ;

Travaux publics, Justice et Cultes ; Guerre et Marine.

La population est évaluée à 1.200.000 habitants.

Les Haïtiens sont catholiques ou protestants.

L'île fait un grand commerce avec les États-Unis, la France, l'Angleterre, l'Allemagne et l'Italie. En 1878 le total de ce commerce était de quatre-vingt-dix millions de francs dont cinquante-trois à l'exportation et trente-sept à l'importation.

Le mouvement général de la navigation était de 1624 navires dont 775 à vapeur, eux seuls jaugeant 1.066.658 tonneaux.

Productions : le café, le coton, le campêche, l'acajou, le cacao, la cire, les cornes, les cuirs et les peaux, l'écaille, le gâfac, les piments, citrons, etc.

La loi des finances en 1878-1879 prévoyait vingt-six millions de recettes et le budget des dépenses était calculé sur ce chiffre. La double dette qu'Haïti a contractée envers la France était réduite à deux millions quatre cent mille francs (1880); la dette intérieure ou dette flottante et la dette extérieure, comprenant 1875, est de vingt-cinq millions.

La langue française est le parlé; dans le peuple on parle un patois qui est un mélange de mots des langues française, anglaise et espagnole, et de mots provenant des dialectes africains.

Haïti est divisée en neuf arrondissements financiers; au point de vue politique, en cinq. — L'Ouest, chef-lieu Port-au-Prince; le Nord, chef-lieu Le Cap; le Sud, chef-lieu Les Cayes; l'Artibonite, Port-de-Paix. — Les départements sont subdivisés en arrondissements, les arrondissements en communes, et les communes en sections rurales.

La Justice est rendue par des tribunaux de paix, correctionnels de paix, de commerce civil et tribunal de cassation. Et les codes haïtiens sont identiques aux codes français.

La ville principale est Port-au-Prince avec 35.000 habitants, siège de l'archevêché; traitement : 3.750 gourdes (la gourde, 4 fr. 25 environ). Le Cap, 25.000 habitants, est érigé en évêché; traitement : 2.250 gourdes.

Les autres villes sont Jacmel, Les Cayes, Jérémie, Miragoan, Petit Goave, St-Marc, Fort Liberté, etc.

Les îles sont : la Tortue, les Cayemittes, la Navaze, l'île à Vaches, la Béate et Alta Vela.



Ces notes sont prises dans un journal local de Port-au-Prince et transcrites au Turgeot, chez un ami, général haïtien; elles sont donc locales.

J'allais aussi visiter les marchés; à part cette distraction, rien à voir à Port-au-Prince. Les rues sont mauvaises, c'est un pays délabré par les nombreuses révolutions de quarante années.

Il y a plusieurs marchés, mais j'allais de préférence au plus grand qui se tient sur une immense place nue, en face la cathédrale, et c'est un coup d'œil pittoresque l'arrivée des marchandes, les unes à pied, portant sur la tête légumes et fruits, d'autres assises sur de petits ânes, et je passais dans tous ces groupes noirs où l'odeur des fleurs et des fruits se mêle à l'odeur âcre de la sueur nègre!

Toutes ces femmes sont affreuses et sales. Quelle différence avec leurs sœurs de la Guadeloupe et de la Martinique, gracieuses, propres et coquettes!

L'Hattienne est grande et forte; elle est vêtue de blanc avec un châle noir très petit sur les épaules; comme coiffure un « tignon » blanc ou « mouchoir » noué sur la tête.

Les riches Haïtiennes suivent les modes françaises et ont même leurs couturières et modistes à Paris. Ces deux métiers installés ici feraient de l'or à la condition d'être administrés sérieusement et sévèrement!

Le climat d'Haïti est tellement divers par ses altitudes que les fruits et légumes des contrées tempérées y poussent avec ceux des tropiques; les artichauts y sont renommés et le raisin est délicieux, et c'est curieux ces produits de France mélangés avec les ha-

nanes, advocats, pommes, cannelles, mangots, etc.

Haiti n'éprouve jamais la rigueur de l'hiver. Son climat est chaud; mais tempéré par les vents alizés de l'est, il s'adoucit encore dans les montagnes, dont le point culminant est « Bibas » s'élevant à 2.100 mètres. Le sol est vraiment privilégié; des multitudes de plantes, d'arbres fournissent une source inépuisable de richesses, dont la population paresseuse, comptant sur le pillage d'une révolution pour devenir « Grand Monde », ne sait pas, à beaucoup près, tirer parti.

Il y a en Haiti des quantités de bois de construction et d'ameublement; particulièrement je rencontre l'acajou, l'épinette, le bois arada ou travernon, le noyer, le cèdre, le gaïac, le bois d'ébène, le bois marbré. Seul le bois d'acajou a été exploité dans de grandes proportions.

En 1789 on n'exportait que 5.217 pieds; en 1820, 129.000; en 54 on atteignait en poids le chiffre de 50.000.000 de livres qui a été dépassé depuis; il est vrai que le transport est difficile, car le pays est privé de routes, canaux, rivières navigables, ou *seulement flottables*.

Un seul cours d'eau permet de faire arriver aujourd'hui à la mer les bois abattus dans la montagne, c'est l'Artibonite, dans une île voisine de la Grande Terre. La Gonave, qui a 60 kilomètres de long sur 15 de large, renferme elle-même de splendides forêts dont l'exploitation offre des facilités! mais rien; paresse, mollesse d'habitants vivant dans un pays trop riche dans sa végétation, et où la vie est pour rien.

L'indigo qui, il y a soixante-dix ans, était une exploita-



tion avantageuse, finira par disparaître complètement de la liste de l'exportation, et c'est un écoulement assuré.

En 1789 Haïti livrait pour huit millions de livres tournois d'indigo. En 1801 l'on en exportait seulement huit cent quatre livres!!

Il faudrait réorganiser largement cette culture négligée qui oblige la France à acheter les trois quarts de l'indigo qu'elle consomme à l'Angleterre.

Pour le nopal, la cochenille, c'est pareil!

Qu'elle prenne exemple sur Java, qui, il y a trente ans ne possédait pas un seul insecte à cochenille et qui maintenant exporte soixante millions de kilogrammes de cochenille, tant est merveilleuse la multiplication de cet insecte!

Il est fâcheux que de si nombreuses richesses soient dans des mains aussi paresseuses et que le décret de la Constitution interdise aux étrangers le droit de propriété!

Pour le cacaoier le pays convient admirablement : depuis 1800 on exporte 400.000 livres de cacao; mais cette quantité est insignifiante puisqu'il suffit d'une famille pour exploiter une plantation de mille cacao-tiers!!

Il y a aussi des bancs d'huîtres perlières, mais allez donc engager des Haïtiens pour cette pêche dangereuse!

Il y a ici des richesses considérables perdues par le manque d'initiative, la paresse des Haïtiens et le manque de liberté accordée aux Européens.

L'Haïtien est certainement plus attaché à la France qu'à n'importe quelle autre nation, seulement... il y a

la question de couleur qui les arrête et les divise même entre eux!

C'est un Canada si l'on veut, mais un Canada noir, qui veut rester noir, charbonnier étant maître chez lui!

Je me laisse dire que quelques Européens possèdent quelques belles propriétés sous des noms haïtiens, contre hypothèque, etc.

Pour ma part, étant donnée la mauvaise foi proverbiale des Haïtiens, les quarante années de révolutions suivies de pillage et de vol me feraient joliment hésiter à traiter semblable affaire!

Comme partout, excepté cependant au Mexique, les Français établis sont en petit nombre et les Allemands derniers arrivants tiennent tête, possédant le gros du commerce.

L'usine à café la plus importante située à Petit Goave appartient à une maison allemande, sous un nom haïtien; malgré la haine de couleur, l'Haïtien a été forcé de recevoir les blancs dont il ne pourrait se passer, car si les mangos, goyaves, etc., poussent à profusion, il n'en est pas de même des vêtements, chaussures, chemises, etc., et tout le monde connaît le faible des nègres pour le décor, les tissus voyants, le beau linge et les gros bijoux!

Haïti ne pouvait prendre la fameuse et très flatteuse illusion italienne: « Fara da se ».

S'il y a émigration d'Haïtiens sur Colon, il y a immigration de Jamaïcains sur Port-au-Prince; tous les cochers sont jamaïcains.

En ce moment, sous la main ferme du président Salomon, à Haïti tout va bien, et l'état de siège qui règne



encore sera levé d'ici quelque temps, m'affirme-t-on.

Le général Salomon, sans être une haute intelligence, a rapporté de France et d'Angleterre, du bon sens, et ce n'est pas ici la qualité dominante, le Job étant entré dans les mœurs.

Le Job est en quelque sorte une commandite révolutionnaire pour renverser le gouvernement; mes amis créoles, ennemis du « sal nègre Salomon », comme ils le nomment, m'assurent que la révolution de 83 n'avait pas une mise de fonds de plus de deux cent mille francs; mais c'est impossible, à mon avis.

Ils m'ont conté des horreurs commises sur les mulâtres et mulâtresses, par la canaille des mornes descendue pour voler, piller, violer, agissant sans discipline, ayant pour but la haine de couleur à venger. Ces horribles individus parcouraient les rues faisant sauter, à coups de fusil, les serrures des maisons habitées par les mulâtres, se ruant sur les habitants, tuant les maris, les pères, les frères, les enfants, violant les femmes, et, ivres de la vengeance assouvie, s'en allaient, avec des cris d'Indiens Sioux, après avoir coupé ras les cheveux des belles mulâtresses, qu'ils agitaient en signe du viol accompli!

Miragoane était le siège des Libéraux, toute la fleur de la jeunesse intelligente y fut massacrée.

Était-ce vraiment un Job cette révolution de 83? Pour ma part, non, elle venait de l'écartement, de l'abaissement voulu des noirs sur les mulâtres, lesquels ayant vécu en Europe, fait toutes leurs études, rentrent en Haïti et y voient un gouvernement où les ministres sont loin d'être à la hauteur de leur tâche.

Donc les « Job » consistent à mettre un capital pour renverser le gouvernement, en cas de réussite ceux qui dirigent l'insurrection s'emparent des places et alors les commanditaires retirent un bon profit de leurs avances.

En tout cas, après avoir réprimé avec une telle sauvagerie la révolution de 83, le général Salomon, pur Africain, sans une goutte de sang européen, peut dormir sans alarmes pendant le restant de son règne!

Mais comment, tout le sang versé de ces jeunes gens de seize à dix-huit ans fusillés, de ces familles démembrées et ruinées, ne peut-il crier vengeance contre les noirs? Tout bas dans les maisons, les grand'mères le crient à leurs petits-enfants!

On raconte que la révolution était faite par ces jeunes mulâtres pour aller en dépenser les profits sur les boulevards de Paris. Sottises et mauvaise foi, car les mulâtres sont riches, et les noirs, en général, trop paresseux et sans initiative, ne se sont enrichis que par la révolution des dépouilles de leurs adversaires.

Et l'armée!...

J'ai assisté à des manœuvres; c'était à se tordre!

La plupart nu-pieds et en loques de toile, un vieux shako sur l'oreille, prennent un air arrogant vis-à-vis même du colonel! ou du général, qui les commande, le tutoyant, la plupart du temps, et parfois l'invitant à « boi ti grog » que le colonel accepte, car l'Haïtien, comme tous les nègres, a un faible pour les liqueurs fortes.

A ce propos je consigne une anecdote qui dépeindra bien les nègres haïtiens (pardon, les noirs haïtiens) car ces gens veulent bien être noirs, mais pas nègres!



J'avais fait la connaissance de deux vieilles demoiselles françaises dans le tramway, lesquelles, heureuses de rencontrer un compatriote, m'avaient gracieusement invité à venir prendre le thé le lendemain soir. Charmé de la rencontre, j'acceptai et le lendemain à huit heures et demie nous étions assis tous les trois, devisant gaiement, joyeusement, de la France et surtout de Paris.

Ces deux personnes, vieilles filles, étaient fixées depuis longtemps à Port-au-Prince, et avaient fondé un petit pensionnat de jeunes demoiselles; sans famille, elles avaient dû souffrir peut-être de leur isolement, car elles avaient adopté un enfant, un jeune mulâtre, lequel venait de terminer ses études de droit à Paris; il était donc reçu avocat et faisait le cinquantième ici où il n'y a d'affaires que pour quatre ou cinq.

Vers dix heures et demie je pris congé de mes aimables compatriotes et rentrai seul. En passant sur une place obscure, j'entendis dans le lointain crier : Qui vive? — une minute après, un autre : Qui vive? plus près de moi. Je fouillai des yeux la place, rien ne bougeait; j'allais toujours, songeant à ces demoiselles, à l'existence qu'elles s'étaient créée, avec l'adoption de ce jeune homme qu'elles nommaient « leur fils », et qu'il appelait, lui, indistinctement « Mère »! quand un autre et troisième : Qui vive!!? résonne à mes oreilles. Dérangé dans mes pensées, impatienté d'entendre cet appel et ne rien voir, je réponds fortement comme... Cambronne aux Anglais! et le son s'en répercute dans toute la place.

J'avais à peine fait quelques pas que bondissant à

mes côtés une bande de soldats m'entourait me demandant : « Qui ou yé » ? (Qui êtes-vous?) — Français! dis-je. Mais d'où étaient donc sortis tous ces singes qui gambadaient, roulant des yeux furibonds en me disant : Ou pas répondu qui-vive soldats gouvernement, veni au poste!! — Je n'en sais rien!

Mais alors je me souvins que Port-au-Prince était en état de siège, que passé dix heures les habitants ne devaient plus circuler dans les rues et que les étrangers étaient tenus de répondre au qui-vive par leur nationalité.

Donc au poste nous allons; je me disais qu'une nuit est vite passée et je n'étais nullement effrayé, sortant du service militaire, de me voir deux soldats baïonnette au canon derrière moi, un à ma droite, un autre à ma gauche, et le sergent avec le porte-fanal ouvrant la marche.

Et en avant!

Un quart d'heure après j'arrive au poste, un gourbi affreux éclairé par une chandelle qui fume plantée dans un goulot de bouteille!

Quelques soldats de relève sont couchés à terre et se lèvent au bruit des crosses, et le sergent appelle : « Mossieu colonel! un prisonnier étranger. »

C'est un colonel qui prend la garde de ce détachement de douze hommes et je ne peux m'empêcher de sourire.

Le colonel chef de poste ronfle comme un bienheureux sur le plancher du corps de garde et ce n'est qu'au second : « M'sieu colonel! un prisonnier étranger! » qu'il se lève d'un bond, me regarde, boucle son



ceinturon et se coiffe de son shako orné d'un plumet gigantesque; le colonel est en grande tenue!

Une fois équipé le grand diable nègre (noir...) interroge les soldats, et dans leur langue molle ils racontent le fait que moi : avoi répondu à toisième sòmation qui-vive pa un mot indécent! — Qué mot, demande le colonel? — Alors le sergent de dire le mot... que sa langue molle prononce curieusement! Brou! le colonel s'est levé, me regarde avec des yeux furibonds! et me demande nationalité « ou »? (votre nationalité). — Français. — Age « ou »? — Vingt ans. — Pays « ou »? — Paris — Comment se fait que « ou » dans les rues à cette heure, qu'il prononce heu! et je lui explique ma soirée et d'où je viens.

Mais ma réponse au qui-vive l'a outré! Je m'en excuse, croyant, dis-je, à une « fumisterie », et comme il ne semble pas comprendre le mot fumisterie et qu'il roule des yeux blancs, je remplace par plaisanterie! et il se promène en faisant sonner son sabre et me disant : Pas belisé avec soldats gouvernement (il ne faut pas rire avec les soldats du gouvernement)!

Puis ayant écrit ma réponse, il me demande où je suis descendu; j'indique le nom des personnes, puis mon nom; je me nomme, il me regarde alors répétant par trois fois mon nom, il me dit : Ou parent monsieur blancétabli Port-au-Prince? — Oui, dis-je, je suis son fils!

Changement de tableau! il se lève d'un bond, vient à moi souriant, me dit : Ou pitit monsieur blanc! oh oh! mai fout! papa ou bon z'ami tous deux, pauv ché ami, li mort Colon!! Ou ti pitit li? Ah fout! m'moi bien content connaître ou.

Il semble vraiment heureux, et... ! moi aussi!...

Décidément le nom de mon père est un nom magique pour moi, et je pense qu'il était très bon, la bourse ouverte, et que la gourde ou piastre haïtienne a dû bien souvent passer de son gilet dans la main de ces gens.

Mais cette scène a été vue et comprise par les soldats avec une crainte visible pour son dénouement ! il se retourne vers eux, me disant : Qué soldat arrêté ou ? « Ça », dis-je, en montrant les six hommes. D'un bond il saisit son cocomacaque et l'applique dur et ferme sur la tête, les épaules, les bras, à tort et à travers, en criant : « Sotez ici, Messieurs canaille, ou qui avez osé arrêté ti pitit bon z'ami moé, sotez, messieu, ou moi fout calé ou net!! »

Les autres poussent des ouails ! ouails ! et... se trottent !

Quant à moi je ne peux m'empêcher de rire de cette comédie en trois actes qui se termine par de bons et rudes coups de cocomacaque sur des soldats ayant, en somme, fait leur devoir.

Le cocomacaque est un bâton fait de la tige d'un palmier nain de la famille des lataniers ; le palmier ne met pas moins de dix ans à croître et à atteindre la grosseur d'une canne ordinaire, mais c'est la canne *idéale* pour les autorités haïtiennes, car elle est flexible et dure comme un nerf de bœuf !

Et nous voilà seuls avec mon lapin ! il me fait asseoir sur l'unique chaise, m'entretient de mon « pai ».

Brièvement je lui raconte sa maladie, sa mort ; il semble peiné.

Puis gracieusement il me dit : Que vais-je vous offrir ? un ti grog, un vé de rhôme, dé cògnac ? Rien,



merci, mon... général!! Comme en France on appelle l'adjudant mon lieutenant, je peux bien dire général à un colonel haïtien!!

Mais il insiste tellement que je ne peux refuser et j'accepte un verre de brandy. Je vais en faire chercher, dit-il, et il se fouille; il fouille d'abord son gilet, ensuite ses poches du pantalon : rien! dans ses basques et dans la poche de portefeuille, mais rien n'est « sorti »! Alors d'un ton dégagé, le sourire sur les lèvres, il me demande une piastre pour envoyer chercher le cognac qu'il veut m'offrir.

Mais, comment donc, mon... *général!* et je lui tends une piastre.

Il envoie un soldat avec une bouteille qui revient avec au moins 50 centimes de cognac! que nous vidons en buvant à la France, à Paris (qu'il prononce Pa...i), qu'il adore! et... il met la monnaie dans sa poche dans cette vision de Paï qu'il ado! (adore) avec ses boulevards (boulevards) et ses belles petites et chics Parisiennes, et je me tords en murmurant en aparté : « On t'en donnera mon colonel!... »

Mais je fais remarquer l'heure tardive et demande si je peux me retirer, si je suis... libre; très gracieusement cet officier « supérieur » met un soldat à ma disposition pour m'accompagner et nous nous quittons bons *z'amis* avec un vigoureux shake hand.

Dix minutes après je consolais mes hôtes inquiets en leur racontant mon aventure, et je l'ai consignée sur mon carnet de voyage dès le lendemain.

Le lendemain soir par le paquebot-poste anglais je recevais une lettre de ma famille, lettre bordée de noir :

je pensais que c'était pour le deuil de mon père; mais les premières lignes m'annonçaient le décès de ma mère, morte un mois après mon père. Mille francs étaient contenus dans cette lettre en un chèque sur la Banque Nationale d'Haïti, afin que je puisse rentrer en France pour ma très prochaine majorité...

Très peiné, sans grand enthousiasme pour Paris où j'avais toujours souffert, je résolus de retourner à Colon avant ma rentrée en France et de ne rentrer que pour ma majorité.

Mes hôtes me dissuadent de retourner à Colon où l'on meurt! m'engagent à faire quelque chose sur place; mais rien ne m'attire ici, la révolution est encore trop récente pour avoir calmé l'orgueilleuse insolence des noirs sur les gens de couleur, même les blancs.

J'ai ébauché quelques correspondances avec des maisons de France, mais la routine et la méfiance montrée pour cette contrée m'ont arrêté dans cette voie, puis la mort des miens, enlevés si brusquement, me retire l'équilibre de mes idées, et Colon m'attire; je partirai.

Avant mon départ il m'est donné de voir de très près le général Salomon, président de la République d'Haïti.

Après la messe, chaque dimanche, il parcourt un point de la ville à cheval, accompagné de son état-major et des ministres.

On me place à une fenêtre et j'attends : les voici! la canaille en avant à pied, courant pour faire place, poussant des hurlements.

Dans ma rue tous les nègres font haie; ils passent et je reconnais facilement le président à sa taille et carrure de colosse.



Ses cheveux blancs tranchent sur sa figure d'ébène, et pour un président d'une république noi il est grand teint! on ne pouvait mieux choisir!

Ses yeux vifs sont sanguinaires, son nez large s'écrasant sur cette figure taillée à coups de serpe, n'en font pas un adonis; il est habillé de vert, avec larges bandes, parements et col en or, et comme il lève la tête de mon côté je m'incline, et il me rend mon salut de la main. Et je songe qu'une Française qu'on dit parisienne a consenti à devenir l'épouse de cet Africain!

On me montre alors le ministre Manigat, ministre de la guerre et de la marine; Brenov, prophète, ministre de la police générale, de l'intérieur et instruction publique, il cumule!

Un soir un ami, qui me sait curieux des mœurs et coutumes du pays, vient me chercher pour assister à la veillée d'un mort, et j'accompagne mon ami, qui me dit que je ne dois jamais avoir vu rien de semblable.

Nous pénétrons : les servantes pleurent, et avec des contorsions nous accompagnent dans la chambre mortuaire. A mesure que nous avançons des voix nombreuses se perçoivent et des cris éclatent. Je ne peux m'empêcher de regarder mon ami l'Haïtien, lequel sanglé dans sa redingote ne bronche pas, car c'est le moment solennel de la présentation.

Les bonnes noires ont ouvert la porte de la grande chambre mortuaire et nous entrons, et les « Comment ou yé? » commencent avec de nombreux oh! oh!!

On me présente, et le nom magique de mon père me fait avoir un meilleur accueil que je ne le croyais d'après les physionomies.

En effet, quel était cet intrus blanc ?

Nous serrons des mains de toutes couleurs depuis le noir foncé jusqu'au brun clair. Je me laisse aller, car je suis stupéfait de ce que je vois. Nous allons à la veuve, assise plus loin au milieu d'un groupe de femmes ; présentation, salut, mes condoléances bien sincères, etc., des larmes, et nous nous retirons dans un groupe d'amis ; alors j'observe, regardant de tous mes yeux cette scène que je ne reverrai certainement pas chez moi !

Le mort tout habillé de noir, avec l'habit, la cravate blanche, les souliers vernis, repose sur le lit situé à l'entrée de la pièce ; juste en face une table immense faite de longues planches placées sur des tréteaux, recouverte de serviettes et nappes donnant l'illusion d'une kermesse flamande ou d'une « assemblée » en Normandie ; sur la table, des fruits, des conserves, de la viande, du vin, des liqueurs, du rhum, de l'eau-de-vie, et, assis autour, les parents, les amis qui boivent, mangent, poussent des soupirs après une bonne lampée ; mais une série se lève pour faire place à une autre...

On nous prie de nous mettre à table : je fais comme mon ami, selon l'usage ; mais le mort en face de moi me gêne pour absorber des aliments, et je ne fais que rafraîchir.

Tout à coup la chute d'un corps et des cris : ouail ! ouail ! Mai moé !! Mai moé !! se font entendre. C'est la veuve qui s'est jetée devant le lit où, dans le sommeil éternel, repose son mari. Ces cris déchirants m'impressionnent, mais des hommes et des femmes l'ont relevée, la forcent à s'asseoir à table ; on lui donne à manger,



on la bourre véritablement et on lui fait avaler un demi-verre de brandy, et cela, en l'abasourdissant de mots et de paroles de circonstance.

Évidemment on cherche à griser cette femme, seulement, avant d'arriver à ce qu'elle soit ivre-morte (pour pouvoir la coucher), la peine, la surexcitation des nerfs, l'alcool, produiront des crises et des... malaises, et, quelques instants après j'assiste à un accès de delirium tremens effrayant : la veuve, tout à coup, après avoir inconsciemment avalé la boisson qu'on lui mettait aux lèvres, s'est roulée à terre en beuglant des : Mari moé, li mort, li perdu ! puis ce furent des cris déchirants, les hommes brutalement cherchant\* à l'enlever pour la porter sur un canapé, les femmes en surveillant ses jupons lui arrosent la figure avec de l'eau, lui font respirer des sels, du vinaigre, etc... C'est affreux et honteux!!

A table des hommes sont restés, mangeant, buvant sans cesse, et je demande à mon ami quand cela va cesser? — Mais jusqu'à la levée du corps, demain matin! c'est la veillée! et la nuit se passera ainsi!!...

Ce que j'ai vu m'a suffi, je prétexte que mes hôtes m'attendent pour remercier, serrer les mains et quitter cette scène sacrilège à mon point de vue, mais correcte dans les mœurs haitiennes, car plus on fera la fête, plus le mort sera heureux; et mes amis me racontaient que des individus pauvres recherchaient ces agapes mortuaires pour calmer leurs estomacs, et c'est un fait, car on fait « bombance, mes amis ».

Mais la vraie fête ne commence, paraît-il, que lorsque l'épouse, les enfants, les sœurs et frères, etc., sont ivres-morts!

Pour la cérémonie à l'église ou au cimetière, plus le défunt est riche plus il y a de pleureurs, si l'on peut appeler cela des pleureurs, ou pleureuses, car ce sont plutôt des femmes qui se jettent à terre en poussant des cris stridents d'hystériques.

Non, vraiment, Haïti, malgré son climat, ses richesses, ne me plaît point pour y résider, c'est encore trop africain, et je fais mes préparatifs. En dernier lieu j'avais loué une petite baraque d'un étage avec rez-de-chaussée, ne prenais plus mes repas chez mes amis; je résilie, fais mes adieux, et le jour venu l'on m'accompagne au bateau. De nouveau, me voilà seul allant où le destin me pousse, après avoir refusé une situation peut-être en Haïti; mais ce pays avait si bien réussi à mon père que j'avais pour la contrée un dégoût profond. Peut-être, sans ces déboires, y serais-je resté; mais je suis fataliste comme les Orientaux, notre vie est tracée d'avance et ce qui doit arriver à chacun de nous arrive à son heure. « Mekeoub »! c'était écrit!

J'ai pris cette fois le paquebot anglais. A Kingstown je ne descends pas pour visiter la famille de mon regretté Georges; ne suis-je pas assez dans la peine moi-même? Et j'arrive bien tristement à Colon.

Aussitôt accosté au wharf de la Compagnie, je descends et fais porter mes bagages à l'hôtel Interocéanique.

Quelques amis toujours curieux des arrivées et arrivants sont là, et nous causons. J'apprends avec peine de nombreux décès des nôtres; une réorganisation complète des employés service administratif a été faite, et je pense que si la chose est bonne pour le canal elle sera mauvaise pour moi qui désire rentrer à la Compagnie



en attendant les événements, et mon après-midi se passe à voir des connaissances; mais c'est une déception, des chefs que je connais, deux sont morts, le contrôleur est changé, et les services sont au complet et remaniés depuis trop peu de temps pour y faire ou trouver une vacance.

Et je passe ainsi huit jours dans Colon, fais connaissance d'un général haïtien, de Poutizel, et d'un autre mulâtre nommé Fouché qui commandait le navire de guerre « La Patrie » pendant la révolution de 83; tous deux sont libéraux, c'est-à-dire ennemis du gouvernement de Salomon, et je leur donne des nouvelles.

L'hôtel Interocéanique, devenu trop cher pour ma bourse qui diminue sans espoir de se regarnir, nous prenons tous trois pension dans une maison tenue par une Haïtienne, cuisine à laquelle je suis habitué, heureusement!

Enfin une place de secrétaire m'est offerte près d'un entrepreneur : 150 piastres par mois, 750 francs, c'est peu pour la contrée; où tout est horriblement cher, car tout est relatif dans ces pays.

Une pension avec chambre dans un bon hôtel coûte 600 francs.

Heureusement que je suis logé et nourri.

Mon père mort, l'idée d'un hôtel a disparu.

Je voudrais établir ici un immense magasin ou entrepôt d'alimentation, mais j'attends, quoique de New-York et de Marseille des propositions avantageuses me soient faites; je ménage mes fonds.

Après de pénibles travaux dans ce pays affreux, sans soleil, où il règne une atmosphère lourde et des pluies

torrentielles pendant six mois, il n'y a rien pour se récréer; seul un club offre des journaux, et nous en profitons avec mes amis pour y passer nos soirées.

Un matin je me sens pris de fièvre, je fais mes affaires quand même; mais le lendemain à la même heure je suis repris. C'est à mon tour d'avoir les intermittentes paludéennes et j'arrive après huit jours à avoir mes deux heures de fièvre froide et deux heures de fièvre chaude; je ne puis me traîner que l'après-midi ou le soir.

J'ai consulté, il me faut quitter Colon sous peine de tomber et de ne pouvoir être accepté par le médecin des bateaux.

Très ennuyé, énervé et fiévreux, je passe la soirée au club et annonce mon départ aux amis.

Je prendrai la *Royal Mail* pour Port-au-Prince, préférant retourner en France par cette voie, et arriver ainsi en Europe comme je le désire, à ma majorité.

Le navire anglais ne sera ici que dans deux jours et nous nous disons déjà adieu avec ces chers amis, jeunes hommes comme moi, qui se tuent à la longue dans ce foyer d'épidémie qu'est Colon. Nous « noyons » notre chagrin dans quelques verres de « stout » et « ginger-beer » ou autres boissons fortes américaines.

Au club, fonctionne une roulette; je n'ai jamais joué jusqu'à ce jour et j'ignore complètement le jeu.

Une idée me vient d'essayer ma chance avec dix dollars (cinquante francs) et je prends place.

Étant né un dix-sept, je jette un dollar sur ce numéro, puis un autre, etc. Au cinquième, mon numéro sort, je gagne donc trente-cinq fois la mise. Après je joue le nu-



méro vingt, numéro du bataillon de chasseurs où je m'étais engagé ; mais comme je suis *riche* et sais peu ce que je fais, je joue par cinq dollars (vingt-cinq francs). Cinq ou six coups après je gagne, je laisse tout sur mon coup, je gagne. Bref, une heure après, après avoir donné cent francs à l'un, cent francs à un autre, cinquante aux mains qui se tendaient vers moi, j'avais mes poches remplies de piastres et billets, et j'étais obligé d'en mettre dans mon chapeau!!!

Nous nous retirons et j'offre le champagne aux directeur, croupiers, et à une douzaine d'amis et connaissances et nous comptons. J'ai deux mille dollars (dix mille francs); en changeant pour de l'or américain à 30 % (oh! les changeurs ne perdent pas leur temps ici), il me reste donc sept mille francs de cette roulette.

Mais mes amis me préviennent qu'il serait bon de laisser au directeur l'argent gagné, car plusieurs individus dans un coin ont les yeux sur nous.

« Le conseil est bon dans un pays où l'on s'abat à coups de revolver derrière les wagons! » Et sur un reçu du directeur je dépose mes deux mille piastres, et nous partons.

Combien ai-je donné ou prêté d'argent ce soir? Peut-être cinq ou six cents francs que je ne reverrai jamais!

Le lendemain j'ai un accès de fièvre terrible; ces excès m'ont augmenté le mal.

L'après-midi je me lève, termine mes affaires, fais le change de mon argent, aidé de mes amis, je prépare mon départ pour le lendemain; mais vers cinq heures un autre accès me prend, et le lendemain quand je me

présente à bord, le médecin hésite à me prendre comme passager tant je suis anéanti !

Enfin, après avoir parlementé longuement on ne m'accepte qu'en première classe. Pourquoi ? Je ne le demande pas, heureux encore de partir en payant très cher. A dix heures nous partons et j'embrasse mes amis avec un adieu, car Colon ne me reverra plus, et tout mon cœur se brise à la pensée que je pars seul et que je laisse derrière moi et pour toujours mon père bien-aimé !...

Quelques jours après j'étais de nouveau à Port-au-Prince, et les mines effarées de mes amis m'en dirent long sur mon état ; grâce aux soins de cette famille, et aux plantes d'Haïti je fus vite rétabli, le poison passé dans les os et dans le sang fut chassé après un mois de traitement. Je dois la vie à cette brave famille et je la remercie toujours du fond de mon cœur.

Il est certain que quelques jours de plus à Colon, j'y perdais la vie à mon tour, et que je n'ai dû mon salut qu'à mes vingt ans et aux bons soins de mes hôtes.

#### NOTES SUR LA RÉVOLUTION DE COLON EN 1884.

La Révolution de Colon fut préparée par un négociant espagnol et menée par le général de Pautrezel, né à Saint-Thomas, naturalisé haïtien.

Sept fois accusé de trahison, il fut pris pour être fusillé, et, par une chance extraordinaire, obtint six fois sa grâce du président Salomon. La septième, il parvint à s'échapper, ce qui le perdait, à tout jamais, en cas de reprise. Il se réfugia à Kingstown (Jamaïque) avec sa femme et ses enfants, puis quelque temps après (septembre 1884) vint à Colon, où il obtint une place



à la Compagnie interocéanique. Parlant couramment espagnol, français et anglais, il se fit apprécier par son intelligence et, comme ex-général, il eut des relations immédiates avec certains chefs de l'armée et de la police du gouvernement colombien. Tout à coup, mystère incompréhensible, il fut à la tête d'une maison de commerce et obtint un grade dans la police colombienne.

Un nommé Fouché, mulâtre haïtien, commandant du navire de guerre *la Patrie*, à Port-au-Prince, appartenant au parti libéral pendant la Révolution en 1883-84, vint aussi se réfugier en Colombie, après l'échec de la révolution haïtienne, y retrouva son ami de Pautrezel, y mêla au mouvement révolutionnaire et périt.

C'était un homme très actif et intelligent.

La révolution de Colon ne fut donc faite, en partie, que par des étrangers. Trois cents Haïtiens périrent, deux cents Cubains, et environ trois cents Jamaïcains, mêlés à ce pillage.

Le général de Pautrezel, qui était le bras dirigeant, fut pris, et cette fois pendu haut (sinon court) à la grande vergue d'un navire de guerre américain, ainsi que plusieurs des siens.

D'autres furent tués dans la rue, et, pour les fuyards, une mort terrible les attendait dans les marécages du pays inculte, inhabité, où régnaient à l'état permanent la fièvre paludéenne, où pullulaient les crocodiles, toujours aux aguets dans le Chagre, rivière qui était et restera l'ennemi intime du canal, qu'elle coupe et traverse dans tout son parcours. Rivière plus sinueuse que la Seine et qui se jette dans l'Atlantique.

Son débit ordinaire est de treize mètres à la seconde

dans la saison sèche, *mais il monte* à cent trente-quatre dans la saison pluvieuse; en 1879, il a atteint dix-neuf cent trente *mètres à la seconde pendant six jours*; par ses débordements c'est donc le voisin le plus dangereux, attendu qu'il reçoit de nombreux affluents.

Chose étrange, ce pays sillonné de fleuves et de rivières laisse les deux principaux centres habités, Colon et Panama, privés d'eau!

Un individu du nom de Soufflant, natif de Saint-Thomas, s'était également mêlé à la révolution. C'était le type du véritable bandit, homme à tout faire. En Haïti il avait commis plusieurs vols de bijoux, escroqué des sommes importantes. Il vint à Colon, et la Compagnie du canal le nomma chef de train à la gare de Colon-Panama.

Ah! la Compagnie n'était guère difficile, et à cette époque, la grande débâcle commençant, dès l'instant qu'un homme quelconque savait... signer! il était accepté aux appointements de 150 piastres, soit 750 francs par mois comme employé temporaire. (Pauvres petits épargnants, votre argent assurait une triste besogne! Que d'incapacités, de fourberies, de gaspillages! Il y avait cependant bien assez de difficultés naturelles pour entraîner la ruine d'un projet aussi gigantesque, mais passionnant.) Soufflant, comme de Pautrezel, arriva au bout d'un mois à posséder une boutique de bijouterie et vécut en grand seigneur, avec une maîtresse, laissant mourir de faim à Port-au-Prince sa femme et ses six enfants. Que penser de pareils changements survenus du jour au lendemain?

De Pautrezel, dont j'ai connu la sœur à Port-au-Prince, était un griffe superbe, de haute taille, avec une barbe



hirsute lui tombant jusque sur la poitrine. Il passait pour sorcier.

Dans le fait, il échappa tant de fois à la mort que ses évasions tiennent du miracle ou de la sorcellerie, comme disent les Haïtiens, qui se livrent presque tous à des pratiques diaboliques.

L'individu qui est en communication avec le Diable se nomme « *Papaloi* », la femme (il y a également des sorcières), « *Mamanloi* ». Ce culte nommé Vaudoux se caractérise par des accès hystériques.

C'est un culte national.

Ces gens, qui vivent en général dans les Mornes ou montagnes isolées, connaissent toutes les propriétés nuisibles des plantes; prenez donc garde à leurs poisons, et surtout à certaines plantes mystérieuses: c'est à mon avis la grande et unique science qui peut produire certains effets étranges, comme catalepsie, léthargie profonde, etc. Le mieux pour un Européen est de ne jamais accepter même un verre d'eau dans une maison étrangère en Haïti.

Malgré la religion catholique très répandue parmi les Haïtiens, j'affirme que noirs et mulâtres sont pratiquants de ces sortilèges, consultent les *Papalois* et portent sur eux un fétiche approprié à leur état et à leurs désirs.

La question de couleur divise à tout jamais les Haïtiens noirs et mulâtres.

Mais je ne veux pas m'étendre, et termine ces notes que j'ai eu du plaisir à consigner, ayant connu les personnages pendant mon séjour en Colombie. J'étais même assez lié avec Foucher qui, dans nos conversations et promenades, n'avait jamais laissé percer la moindre al-

lusion à un complot révolutionnaire accompagné d'incendie et de pillage.

Ma surprise fut donc grande d'apprendre, un mois après mon arrivée à Port-au-Prince, les faits que je viens de transcrire.

Port-au-Prince, décembre 18...

Je partis donc de Port-au-Prince pour regagner la France, et je dois avouer que c'est sans enthousiasme que je m'embarquai. Mon cœur était serré et j'étais plein de reconnaissance pour mes amis; je pris l'annexe de la Compagnie Transatlantique qui me conduisit à Saint-Thomas où je devais prendre en transbordement le paquebot venant de la Vera-Cruz et rentrant à Saint-Nazaire. Je dis adieu à mes amis dont quelques-uns sont venus à bord, et dans quelques minutes ce sera fini; ainsi est la vie du voyageur! Mais aussi en compensation que de trésors en la pensée et le souvenir, c'est pour la vie et nos heures de rêveries ne seront jamais banales.

Un dernier baiser dans le dernier adieu et nous nous séparons!

Le voyage sera long pour nous car il nous faut faire escale à Jacmel, Santo Domingo, Moyaguez et Ponce dans l'île de Porto-Rico.

Le bateau anglais ne met que 52 heures et coûte 25 % de moins; mais pour moi, retrouvant le « San-Salvador », son énergique commandant et l'aimable commissaire, je me suis empressé de partir avec eux; eux-mêmes sont heureux de me revoir à bord, et le temps se passera, pour moi du moins, agréablement pendant six jours.

Arrêt d'une journée à Santo-Domingo, ville curieuse,



la première que les Européens aient bâtie en Amérique, me dit le commissaire, qui sourit en me revoyant armé de mon bloc-notes ! Et nous descendons ensemble à terre avec la Poste.

Des ruines énormes, des remparts et le palais des gouverneurs espagnols. Malgré ces forteresses des temps barbares l'Espagne a perdu Santo-Domingo, et depuis bien d'autres colonies, hélas !...

Que dirait Charles-Quint de son Empire rogné, lui qui rêvait la domination universelle ?

Nous visitons la cathédrale, très vaste mais délabrée ; une crypte où l'on assure que les restes de Christophe Colomb furent déposés. Mais Séville réclame cet honneur pour l'illustre Génois !

A Santo Domingo je remarque les tramways et le téléphone.

Quelques Pères qui sont à bord, allant à Mayaguez, viennent au commissaire pour lui demander quelques indications sur l'endroit où vivent les cigariers. Comme le commissaire a besoin d'aller au bureau de la Compagnie, j'accepte l'invitation des Pères et nous partons, accompagnés par un indigène, visiter les cigariers, chez lesquels nous nous faisons fabriquer chacun 200 délicieux puros à 15 fr. le 100. Une heure après, avec les bons Pères nous regagnons joyeusement, le cigare aux lèvres, le petit « Salvador » quia jeté l'ancre à 1/2 mille du bord.

Nous avisons un canot, car le départ est proche, le premier coup de sifflet a été donné ; rapidement nous gagnons le large ; à travers les eaux transparentes nous voyons des silhouettes de requins qui pullulent dans ces parages.

Une fois à l'échelle du bord, je paie les canotiers et fais monter les Pères ; n'ayant conservé que quelque monnaie d'Haïti, je donne 1/2 piastre, 2 fr. 50, et monte à mon tour ; mais mes noirs me crient en espagnol que la pièce est mauvaise : n'ayant pas d'autre monnaie je ne puis rien autre pour eux. Alors furieux, le nègre prend la pièce, me la fait voir, et, la figure grimaçante de mépris, la lance à la mer ; je prie le commandant de me prêter quelque monnaie anglaise ou espagnole et paie à nouveau, car je ne veux pas laisser payer les bons Pères ! Alors heureux ils rient et s'en vont !

Je suis stupéfait de l'acte de mépris de ces gens, car ainsi voisins d'Haïti il s'y fait des échanges, du change, et de nombreux Haïtiens vont et viennent dans l'île ; eh bien, non, la haine existe très forte entre ces noirs voisins de républiques différentes, et cette sottise fierté n'est certes pas dans le « carottier » haïtien !

En dix-neuf heures nous sommes à Mayaguez, île de Porto-Rico, 15.000 habitants, et dix heures après à Ponce, 5.000 habitants ; la ville se trouve loin du bord de la mer, un kilomètre et demi ou deux ; l'on y va en voiture. Ces deux villes sont néanmoins jolies et se ressemblent beaucoup.

Nous chargeons du café en grande quantité et arrivons à Saint-Thomas.

La « Ville-de-Saint-Nazaire » est en rade ; nous nous disons adieu avec le commandant et le commissaire, et je passe sur l'autre navire, m'installe pour quatorze ou quinze jours.

Un passager allemand du « Salvador » qui va également en France, me demande, si je veux prendre une couchette



dans une cabine commune; j'accepte, car au moins nous nous connaissons, et le navire ayant beaucoup de passagers, il nous faut être au moins trois dans chaque cabine; nous parlementons avec le maître d'hôtel, lequel avec une pièce de vingt francs (c'est là le métier!) nous mettra tous les deux dans une cabine. Et nous sommes joyeux, nous, mais nous rencontrons des passagers à l'air navré!

Par curiosité, nous visitons quelques cabines,... bondées!

Dans quelques-unes, on a même transformé le canapé en quatrième couchette.

Pour fêter cette bonne veine nous décidons, mon compagnon et moi, d'aller dîner à terre, car nous avons douze heures à nous, et gaiement, pour en profiter, nous débarquons dans la petite ville danoise.

Pauvre Saint-Thomas! naguère encore station très importante pour le trafic commercial des Antilles; aujourd'hui en pleine décadence.

On y fait du charbon et c'est là l'importance de cette station.

Curieuse ville : en face, trois mamelons sur lesquels s'étagent des maisons de couleurs vives aux toits rouges ; cela fait l'effet de ces boîtes de jouets de Nuremberg dans lesquelles se trouvent des villages suisses avec des bergères.

Saint-Thomas est un immense rocher de quatre-vingts kilomètres de superficie, aride et improductif, et nul comme végétation.

Nous devons aller à terre avec un canot, le port ne permettant pas d'accoster à quai.

La décadence de Saint-Thomas provient du système colonial changé, car si maintenant les ports d'Amérique et d'Espagne sont ouverts, à un moment ils étaient fermés au commerce étranger.

Saint-Thomas, port franc, autant dire, avait accordé la liberté, était devenu le grand entrepôt où tous les pays portaient des marchandises à écouler dans les Antilles et faisaient la prospérité, la grandeur et la richesse des habitants; mais le système colonial ayant changé, Saint-Thomas fut délaissé pour les ports ouverts d'Amérique et d'Espagne, où des transports plus nombreux, plus faciles, établis par de riches et intelligentes compagnies, remplacèrent par des steamers les bateaux à voiles, et aujourd'hui c'est la décadence profonde!

Nous échangeons à ce sujet, mon compagnon et moi, nos impressions sur l'ensemble; les maisons, de loin, avec leurs peintures vertes, jaunes ou roses, sont jolies; de près nous voyons d'immenses magasins en voûtes comme des docks fermés.

Nous prenons notre repas à l'hôtel du Commerce. La vue est agréable, mais le port est désert. A peine y a-t-il quelques goélettes.

Je me demande comment le Danemark peut conserver cette île avec Sainte-Croix et Saint-Jean qui ne donnent rien et même supplient le gouvernement de payer leurs dettes?

Il fut, paraît-il, question d'annexer Saint-Thomas aux États-Unis d'Amérique, mais le prix fut trouvé trop cher aux Américains. Je crois que ce prix était de quinze cents francs par habitant, et il y en a vingt-cinq mille à Saint-Thomas.



Les gens du pays, consultés sur cette affaire, avaient parfaitement et avec joie accepté de changer de nationalité.

Le déficit va s'aggravant sans cesse, mais on compte sur le percement du canal de Panama pour redonner de la vitalité.

Hélas! pauvres gens, j'en arrive du canal de Panama, j'ai vu les grands travaux de la Dumbea et le Chagre, la rivière terrible, l'ennemi de l'isthme! Malgré mon jeune âge je n'ai pas d'emballements et j'ai même laissé dans les chantiers et les tranchées de l'isthme beaucoup d'illusions!!

Le gros commerce ici, comme dans toutes les Antilles, est tenu par les Allemands et les Anglais. Les banques sont allemandes; cette nation a réalisé des progrès éminents; je m'en ouvre à mon compagnon, qui me dit sans forfanterie que les employés sont en général plus sérieux que nous; ils sont laborieux et exacts, se fixent volontiers dans les contrées et ils ont la connaissance des langues étrangères.

Cela m'énerve un peu, car je l'ai constaté moi-même. Et du reste, si nous étions moins routiniers et plus entreprenants, nous n'arriverions pas en quatrième ligne après avoir occupé dans les Antilles et les États de l'Amérique du Sud le premier rang!

La loi militaire allemande accorde à ses nationaux les plus grandes facilités pour faire et achever l'apprentissage commercial à l'étranger, et tous finissent par s'établir, car avec leurs qualités ils trouvent facilement des capitalistes.

Saint-Thomas est placé sous l'autorité d'un gouverneur

militaire. En rade se trouve la frégate française « la Flore », commandée par l'amiral Lacombe.

Cet après-midi, la musique jouera quelques morceaux ; aussi nous nous dirigeons vers la place où doit avoir lieu le concert ; des chaises nombreuses sont toutes occupées, seules deux très belles restent libres, nous nous avançons et prenons place.

Pourquoi ces chaises sont-elles plus confortables ?

Je surprends quelques sourires, nous nous informons et nous apprenons que ce sont les places réservées au gouverneur et à son chef d'état-major ; les gens se tordent de rire et nous aussi. Nous prenons le parti de nous retirer à son arrivée seulement. Étrangers et voyageurs, nous sommes et restons dans l'ignorance, attendu que personne, ni agent, ni soldat, ni préposé aux chaises, ne se montre.

Seulement nous nous tordons.

Tout à coup on prononce en anglais : « Le gouverneur ». Nous nous levons, mais déjà un homme en redingote accompagné d'un autre passe rapidement à notre côté et va vers un groupe d'officiers ; en souriant il nous fait un signe de rester assis, et nous reprenons place pendant que de tous côtés les assistants rient de plus belle.

Comme nous parlons français on a peut-être quelques égards pour nous, étant donnée la présence du navire de guerre français. Mais les braves mathurins se lèvent et on commence par la Marseillaise : d'un bond je suis debout et tête nue ; toute l'assistance à peu près en fait autant ainsi que mon compagnon, et aux accents du chant national de mon pays mon cœur bat à se briser dans ma poitrine, mes yeux se remplissent de larmes, car voici



deux ans que je suis absent, vivant au milieu des nègres, dans des pays primitifs, sauvages et mauvais.

Tout mon être tressaille d'allégresse aux accents si nobles et si entraînants de notre hymne national, du chant de guerre de l'armée du Rhin, de cette Marseillaise devenue si populaire et si universellement connue; aussi ma pensée s'enflamme et tout mon pays, ma France bien-aimée surgit à mes yeux!

Il n'y a que ceux qui ont vécu loin de France, à l'étranger, qui peuvent comprendre ces émotions et savoir combien la Patrie est chère lorsque l'on vit ainsi dans ces milieux cosmopolites, parfois ennemis, toujours rivaux.

A la dernière mesure les bravos éclatent et je crie « Vive la France! » — L'écho ne se fait point attendre, car la foule pousse avec ensemble le même cri.

Ne voulant pas abuser et prolonger la scène des chaises, nous nous retirons avec mon compagnon dans un café voisin d'où je peux entendre et savourer la belle musique de nos marins français!!!

Le lendemain nous faisons route pour la Martinique que je verrai pour la seconde fois et que je devais encore revoir sept ans plus tard, en revenant de Santa-Fé de Costa-Rica (Amérique centrale).

Si la Martinique est l'Eden des fonctionnaires, c'est le paradis des voyageurs; les habitants sont pour l'étranger accueillants et charmants.

Vive l'hospitalité créole! quoique la question de couleur joue ici un rôle aussi grand qu'en Haïti.

Il n'y a à la Martinique que 167.000 habitants, mais que de fonctionnaires!

A l'Intérieur il y a 55 employés, fonctionnaires et

militaires, il n'y a que cela. Et il y aurait beaucoup à faire dans cette colonie dont les ressources naturelles sont nombreuses, mais ont toutes été abandonnées pour l'exploitation de la canne à sucre.

Les Martiniquaises sont assez jolies de figure et proprement vêtues, seulement pieds nus; il n'est pas rare, le dimanche, d'en rencontrer coiffées d'un superbe madras aux coloris vifs, jaunes, verts ou rouges qu'elles nouent coquettement en forme de casque avec deux petites cornes, épinglées par un joli bijou d'or. La robe est ample comme un peignoir, aux couleurs éclatantes et relevée assez haut sur une jambe généralement bien faite.

La femme est attirante malgré la bizarrerie de sa toilette; mais le côté bouffon est de constater que les bottines ou les souliers sont tenus à la main!

Pour être à la mode il faut avoir des bottines.

Elles en ont, mais ne les mettent point, n'en ayant pas l'habitude, et ce qu'il y a de bien en ces femmes disparaît devant cette bouffonnerie.

Le patois est aussi mou, peut-être même plus désossé qu'en Haïti. C'est la même torpeur, la même mollesse dans le langage et dans les mœurs.

A Fort-de-France se trouve le gouvernement militaire et civil, le grand commerce est à Saint-Pierre; cependant j'aime mieux Fort-de-France, dont le port est profond et sûr, la ville plus agréable.

Je fus bien surpris à mon premier passage à la Martinique, de l'assaut de nos cabines par les négresses!

Voici le fait :

Nous étions mouillés à quai, et en train, pour la plu-



part, de faire notre toilette pour descendre à terre, lorsque tout à coup une bande de Martiniquaises aux teints variés, se précipite dans tous les couloirs.

Cette bande folle vous arrive, sans crier gare, dans les cabines. Parfois des : « Oua ! oua ! se font entendre.

Mais pour ma part je fus surpris, étant occupé à faire mes ablutions, par deux négresses qui poussaient des cris et des rires, mais qui ne se retirèrent pas !...

A la hâte je mis ma « mauresque », — sorte de vêtement ample en cotonnade que l'on porte aux colonies pour faire la sieste, — et j'interrogeai mes deux moricaudes sur le motif de cette violation !

Alors, en se tordant, avec des contorsions des reins et des jambes, elles me dirent dans un patois mi-nègre mi-français, tout en voyelles, qu'elles étaient les blanchisseuses et elles me montrèrent leur médaille !

Effectivement, un certain nombre de ces femmes font l'office de blanchisseuses, elles sont inscrites sur un registre de police et portent au cou une médaille avec un numéro d'ordre.

Ces femmes s'engagent à blanchir aux voyageurs, tout leur linge pour le départ du vapeur ; qu'il reste 12, 24 ou 48 heures, tout sera livré à temps pour l'heure fixée, fort bien soigné.

Cette industrie rencontre beaucoup de concurrentes, c'est pourquoi aussitôt le navire accosté la bande se jette-elle à bord, allant partout à la recherche du client.

Une visite au Camp de Balate et à la Fontaine Absalon vous laissent dans l'enchantement !

J'ai passé six jours en deux escales et j'ai pu visiter les environs.

La Martinique est une petite île, car elle n'a que 80 kilomètres de longueur sur 31 de largeur.

Sa superficie est de 98.782 hectares. Toutes les plantes des tropiques poussent avec les épices, les parfums; poivre, vanille (dont je fais à bon compte une provision), ainsi que cannelle, noix muscade, etc.

Le quinquina est ici de qualité supérieure. Seulement le système colonial, me dit un créole, a interdit les cultures qui pouvaient faire concurrence à la métropole, ce qui fait que la culture sur une grande échelle ne se fait que pour le café, excessivement bien coté (venant même après le moka), le cacao, le tabac et surtout la culture de la canne à sucre.

A l'heure actuelle la Martinique est une vaste sucrerie! car elle possède dix-sept sucreries.

Le tafia s'exporte pour 17 millions de litres, voici la grosse production de la Martinique.

Ces usines sucrières sont montées par actions et ont donné parfois jusqu'à 40 % de dividende.

J'ai voyagé avec un ingénieur qui me dit que toutes les usines sont aussi bien outillées que celles de France, l'outillage provenant de la maison Cail. Mais s'il y a crise, c'est la ruine, me dit-on, car nous avons négligé toutes nos autres productions, et c'est proche car les marchés sont encombrés (un an ou deux après mon passage cette catastrophe sucrière se produisait par l'agglomération des sucres de toutes natures et de toutes provenances).

Pauvre Martinique! après ces crises sucrières, je la trouvai, sept ans après, dévastée par l'incendie!!

J'ai eu parfois la nostalgie de cette contrée agréable



où l'accueil est si gracieux ; j'ai goûté de bonnes heures accoudé à la fenêtre de ma chambre située à « l'hôtel des Postes » et donnant sur la Savane, où dans le milieu de l'immense place se dressait la blanche statue de l'impératrice Joséphine.

La Savane est une immense place entourée de hauts palmiers. On y va pour respirer, flâner, et c'est le lieu de rendez-vous des « doudouces » (amoureuses) créoles.

Ce qui frappe à Fort-de-France, c'est la grande propreté des rues et des habitations. Quel heureux changement avec les villes du Sud !

Chaque maison, ici, a un bassin dans lequel les habitants prennent leur bain avant le repos de la nuit.

C'est un beau pays et la ville construite à la française.

Demain nous suivrons pour la Pointe-à-Pitre.

Mon compagnon de route et de cabine, qui ne connaissait pas cette colonie, en est ravi comme moi, et il se promet d'y séjourner quelque temps à son retour.

La plaie de la Martinique c'est le fonctionnarisme ; il y a aussi les fameux serpents trigonocéphales, mais c'est passé à l'état de légende et pour en rencontrer maintenant il faut faire comme nous, visiter les pharmacies où l'on peut les admirer dans des bocaux.

Partis à 5 heures du matin nous arrivons à la Pointe à Pitre (Guadeloupe) à 4 heures et demie du soir ; nous ne resterons que quelques heures. Nous descendons quand même et allons en ville, mais la chaleur est accablante et il faut ici toujours monter !

Nous allons nous reposer dans un rocking-chair et prendre le frais au « Cercle des Antilles », dont par fa-

veur l'accès est offert aux touristes et passagers des navires de la Compagnie générale Transatlantique.

Je n'ai pris que très peu de notes, autant dire rien, sur cette petite colonie insignifiante à tous les points de vue, surtout en la comparant à la Martinique.

La Guadeloupe est divisée en trois arrondissements : Basse-Terre, Pointe-à-Pitre et l'île Marie-Galante située à quarante kilomètres de la Guadeloupe.

Les nuits sont fraîches et le climat, me dit-on, plutôt doux, mais aujourd'hui nous ne nous en apercevons guère !

Mon compagnon de route m'annonce qu'il a mouillé pour la troisième fois son gilet de flanelle !

Basse-Terre compte 7.000 habitants ; c'est dans cet arrondissement que se tient le siège du Gouvernement colonial et le gouverneur civil.

La Pointe-à-Pitre compte 17.000 habitants et Marie-Galante 14.000.

Ici aussi l'industrie s'est portée presque exclusivement sur la canne à sucre ; autrefois, le cacao, la vanille, le café et les épices étaient dans un état florissant, mais sont maintenant délaissés ou abandonnés.

Le rhum Saint-James à Saint-Pierre-Martinique, affaire lancée avec intelligence et qu'une adroite publicité a eu pour résultat d'imposer au public, a fait faire une révolution dans les campagnes devant la réussite de l'affaire, et ici tout s'est mis au négoce du tafia et du rhum.

En tout cas les tafias sont excellents ; j'ai vu à Saint-Pierre sur un petit terrain placé au bord de la mer une réclame audacieuse des grandes plantations Saint-James.



Mais le résultat définitif est en faveur des administrateurs, qui en réussissant à implanter cette marque firent baisser les produits et la consommation des rhums importés de la Jamaïque.

C'est en tout cas une victoire sur la colonie anglaise et je m'en réjouis!

En ce moment il règne ici une légère crise commerciale, et des gens viennent nous demander si nous voulons changer quelques billets de banque français avec un bénéfice de 7 et 8 % sur l'argent ou l'or; j'échange ainsi vingt louis, cela paiera les suppléments du bord!

Les gens de couleur nous semblent moins divisés qu'à la Martinique; du reste ici peu de « soulèvements-incendies » par des mains noires, coupables neuf fois sur dix.

Parlant et entendant parfaitement le patois créole, je fus édifié un soir que, rentrant d'une soirée passée dans une famille à la Martinique, je dus, accompagnant une personne du pays, corriger de mon « cocomacaque haïtien » un « nègre insolent, oui »! manifestant trop haut pour mes vingt ans sa haine du blanc! et c'est la vérité, le noir reste l'ennemi du blanc malgré le temps de conquête.

Il couve longtemps sa haine jusqu'au moment propice où elle peut éclater; si l'esclavage était révoltant, la liberté du noir, son égalité, pour ainsi dire, vis-à-vis du blanc et surtout du créole est une erreur et un danger perpétuel!

Quant au remède, il existe, mais les trop nombreux fonctionnaires de ces contrées sont plus indiqués que moi pour le trouver et le faire appliquer par le ministère des colonies.

Il nous faut rentrer à bord ; cette fois c'est la dernière escale, la terre vraiment française approche ; sans incident à bord. En douze jours nous étions en vue du clocher de Saint-Nazaire et quelques heures après venaient les adieux aux amis de route ainsi qu'aux officiers.

Mon camarade de cabine quittait immédiatement Saint-Nazaire, tandis que moi j'acceptais et recevais l'hospitalité charmante de l'architecte de la ville. Et tenant la promesse que je m'étais faite je débarquais à Paris avec mes vingt et un ans.

Les vingt ans qui sont pour tant d'autres les plus belles années, le moment heureux de la vie pleine d'enchantement et de plaisir, où l'on va le cœur gonflé de la joie de vivre, furent pour moi l'époque sérieuse, douloureuse, car brusquement les illusions se sont évaporées pour moi et mes amis à Colon, laissant brutalement apparaître à nos vingt ans (car nous les avons eus aussi avec toute la même candeur, les mêmes tendresses et simplicité que les autres), la vie ! ses jalousies, ses lâchetés...

Il faut donc marcher sur son cœur et ses croyances et lutter contre les vices et les faussetés humaines. Si l'âme est sensible, viennent les dégoûts et les défaillances et ce n'est pas sans peine que l'on réagit, car la main amie qui redonne le courage et la force ne se tend pas loyalement.

Aussi l'expérience est-elle pour certains chèrement acquise, croyez-le !

Donc à vingt-six ans j'avais visité ou résidé plus ou moins longtemps dans les contrées suivantes :



Nouvelle-Calédonie, Tahiti, Dakar, Sainte-Hélène, la Martinique, la Guadeloupe, le Vénézuëla, Puerto-Cabello, Labanilla, la Guayra, Colon, Panama, la Jamaïque, Saint-Thomas, Haïti, Port-au-Prince, Ponce, Mazaguez, Santo-Domingo (partie Dominicaine), Costa-Rica, Guatemala, San-Salvador, Nicaragua (centre Amérique) New-York; En Espagne : Madrid, Valencia, Malaga, Barcelona, Santander, l'Italie, la Tunisie la Tripolitaine, Malte : un point, c'est tout ... pour le moment! Et vous me permettrez bien, lecteurs, de reprendre haleine?

Orphelin à dix-neuf ans, les événements ont, certes, aidé à cet état de choses, mais la Mer est quand même une attirante courtisane, car, encore maintenant que les années sont venues m'assagir avec le foyer familial, j'ai parfois la nostalgie des pays très lointains et inconnus!!

Des contrées m'attirent, me grisant un peu l'âme, me donnent de longues rêveries où je respire une enivrante odeur des parfums d'outre-mer.

Oh! le charme des flots de la mer et l'attirance des océans!

Celui qui a voyagé en aura toujours le goût, et le désir de connaître le poursuivra et le tentera!

Malgré tout le souvenir du sol natal et de la patrie traversant sûrement l'esprit, les rêveries mélancoliques de l'inconnu sont très douces, pleines de charmes; le « long cours » me tente encore souvent malgré ses imprévus, ses dangers, les désastreuses révolutions... et les trahisures de la mer!

J'ai, malgré tous ces voyages, mes deux bras et mes

deux jambes, une santé relativement bonne quant à présent; mais je suis revenu sans médaille (même coloniale!!!).

Dans toutes ces contrées je n'ai fait usage de mes armes qu'une seule fois, contre un nègre qui voulait me jeter sous une locomotive, à Colon, et que je tuai « net » d'un coup de mon revolver.

Que les mères de France se rassurent donc sur le sort de leurs enfants qui sans grosses fortunes ont un peu d'ambition, et les envoient coloniser dans nos possessions, même les plus lointaines, on en revient!

Mais malheureusement même dans nos colonies, les Français qui travaillent forment toujours le plus petit nombre.

Les banques et les monopoles sont entre les mains étrangères. A quoi serviront alors nos conquêtes? et les millions dépensés avec les existences sacrifiées?

Quand imiterons-nous l'esprit pratique des Anglais, la ténacité des Allemands, qui vont en nombre suffisant pour être le peuple dominant, pour exploiter et coloniser les contrées conquises par la mère patrie?

Malgré le mouvement en avant qui s'est dessiné chez nous pour les colonies depuis quelque temps, nous avons à lutter fortement contre toutes ces puissances.

A l'appui de mon dire j'ai la pénible surprise de trouver la note suivante concernant notre commerce d'importation en Haïti, écrite dans l'orthographe bizarre du *Réformiste*, mais qui n'en est pas moins une constatation de notre décadence commerciale dans un pays où tout nous favorisait et nous assurait la première place



Voici cette note que je rapporte textuellement sans y rien changer, pour ne lui rien enlever de son origine :

*La France en Haïti.*

« Les amis de la France, qui sont en majorité dans la République haïtienne, viennent d'être douloureusement impressionnés par une brutale constatation de statistique qu'on leur a mise sous les yeux.

« L'exposé général de la situation de la République d'Haïti pour l'année 1898, s'exprime en effet, en ces termes attristants :

« Peut-être n'est-il pas sans intérêt de faire remarquer que, depuis 1890, les importations des produits français n'étaient pas tombées si bas et que, relativement aux années précédentes, les chiffres des provenances d'Allemagne, d'Angleterre et des pays divers se sont notablement accrus.

« Ainsi, tandis que le commerce de Haïti avec les États Unis, l'Allemagne, l'Angleterre, fait de grands progrès, celui de la France avec le même pays diminue dans des proportions navrantes.

« Il y a dix ans, le commerce de la France avec Haïti atteignait un chiffre de près de quinze millions. Aujourd'hui il n'est plus que de quatre millions et demi.

« La République d'Haïti qui était au siècle dernier une colonie française, est un pays qui a adopté nos mœurs et nos institutions, qui parle notre langue et qui conserve pour notre ancienne métropole les plus vives sympathies.

« N'est-il pas triste de constater que dans ce pays plein

de ressources, où le travail français pourrait être si facile et si productif, la France semble abandonner aux nations rivales le terrain économique sur lequel il lui serait si aisé de conserver son ancienne prépondérance? »

(*Le Réformiste.*)

Oh! la routine commerciale française et l'apathie des consuls!

Il ne suffit donc pas de conquérir les colonies pour y envoyer « l'Administration ». Il faut que les enfants *de France* y viennent travailler et exploiter les richesses du sol, installer les chemins de fer, les tramways, et ne rien concéder aux Belges, Anglais, Américains et Allemands de ce qui peut enrichir la France et les Français!

Aidons et encourageons donc le mouvement en avant! Ayons surtout dans nos possessions des administrateurs plus jeunes, actifs, intelligents; mais pas de vieux ronds de cuir doublés de mandarin toujours sur le point de prendre leur retraite.

Que le commerce leur soit interdit, parce qu'au lieu des indications et des renseignements qui leur sont nécessaires lorsqu'ils arrivent, les agents et les voyageurs envoyés pour l'exportation et l'importation, se trouvent en présence d'un concurrent ou d'un ennemi, qui ferme les débouchés sous prétexte de protéger l'industrie. Voilà la vérité.

Mais au grand détriment de celui qui va au lointain (je parle des Français), alors que tous les consuls et vice-consuls étrangers font bonne figure, nous seuls sommes mal représentés; et c'est fâcheux à dire, mais comme



j'en ai souffert j'ai tenu à le mentionner bien haut, car c'est un fait constaté que, à l'étranger, les « ultimatums » et l'initiative dans les moments critiques ne viennent que trop rarement des consulats français.

Que la France, à l'instar des autres nations, aide ceux qui ont le courage de s'expatrier, elle ne fera qu'imiter les Anglais, les Allemands et nations autres ; car il est pénible à ceux qui sont pleins d'ardeur loin de la « Mère Patrie » dont on nous corne les bienfaits dans les réunions coloniales, en abusant de ces mots « ronflants », de se sentir si mal secondés, si mal représentés et avec si peu de prestige aux regards des indigènes.

Je crois et veux espérer que depuis quelques années il a été remédié à cet état de choses, et il était temps car l'avenir, la richesse de la France en dépendent et c'est le salut avec le respect de notre drapeau national et maritime.

Mon ami l'architecte m'annonce qu'une société vient d'être fondée à Paris à seule fin de répandre l'influence française dans notre domaine colonial et sauvegarder ainsi nos intérêts.

La Société est indépendante et a pris nom de l'Alliance Française. Son but, la propagation de notre langue. Déjà des écoles sont établies à l'étranger, elle recrute toutes les bonnes volontés sans distinction de culte et de race, et j'applaudis à l'œuvre enfin méritante et louable que de bons Français viennent de fonder. Pour moi elle devient l'alliée naturelle du commerce français, exportation et importation. A Nantes, de nombreux adhérents s'incrivent à cette œuvre patriotique, laquelle

mieux que toute autre, étant donné son programme, arrivera à grouper tous les patriotes. Je crois sincèrement à la réussite de « l'Alliance Française », fondée par des hommes de cœur et d'études, car chez nous une belle et grande idée triomphe vite.

Tout Français après son service militaire devrait faire partie de cette Alliance fondée pour une cause si belle : L'avenir colonial de notre Patrie et l'union de tous les fils de France pour la prospérité, la grandeur de notre beau pays.

Eugène EDWARD.

FIN.



## TABLE DES MATIÈRES

---

	Pages.
De Bordeaux à Tahiti . . . . .	1
Aux Antilles . . . . .	43

---













~~~~~  
TYPOGRAPHIE FIRMIN-DIDOT ET C<sup>ie</sup>. — MESNIL (EURE).  
~~~~~











